

roman

RENÉ PLANTIN

Damien Saurel



HYPALLAGE
EDITIONS

Du même auteur

Athénaïs

(Tragédie, Hypallage Editions, 2014)

Ludivine Mustier

(Nouvelle, Hypallage Editions, 2014)

Les Raffalés

(Tragédie, Hypallage Editions, 2014)

Les Marches du Nord

(Fantasy, Hypallage Editions, 2014)

Les Aigles du Portugal

(Roman historique, Hypallage Editions, 2014)

Les Trois Lunes pendulaires

(Fantasy, Hypallage Editions, 2014)

Apocatastase

(Essai, Hypallage Editions, 2014)

Le Spectricide

(Essai, Hypallage Editions, 2014)

Les Enlumineurs de cauchemars

(Essai, Hypallage Editions, 2014)

Damien Saurel

RENÉ PLANTIN

(roman)

Hypallage Editions

Hypallage Editions

16, rue de la Marne, 06 500 Menton

Édité sur Internet le 7 mars 2014

Prix : 6,86 €

© 2014 Hypallage Editions

Tous droits réservés

ISBN : 978-2-37107-003-5

Sommaire

<u>Du même auteur</u>	02
<u>Mention légales</u>	04
<u>Prologue</u>	06
<u>Max</u>	09
<u>Cédrick</u>	50
<u>Slimane</u>	74
<u>Isabelle</u>	98

Prologue

« Par amour, nous faisons les plus grandes choses, et certainement les plus improbables par ennui. »

René Plantin, fonctionnaire des impôts, célibataire endurci, vivait donc seul au dernier étage d'un vieil immeuble de la « banlieue rouge ». Malgré tous ses efforts pour rester anonyme, l'attention des autres, par une alchimie au demeurant mystérieuse, se portait sur lui immanquablement. Or, voici que commence notre récit au moment où, précisément, René, à force d'esquives ordinaires, prêta le flanc aux attaques les plus insolites.

Il avait déjà, par faiblesse, accepté l'achat d'un volumineux aquarium qu'un de ses collègues de bureau, par amitié, lui avait vendu en lui garantissant un bon prix. Seulement voilà, René ne savait que faire d'un aquarium ; et puis, les 30 m² de son appartement accueilleraient l'encombrante chose en rétrécissant. Il eut beau se le reprocher, l'aquarium était là, envahissant son salon réduit, bloquant désormais l'ouverture complète d'une des portes de la fenêtre donnant sur le balcon miniature. L'aquarium était là. Il fallait en convenir. Alors, autant le garnir de poissons ; et le remplir d'eau.

Quelques semaines plus tard, les « néons » avaient dévoré les nageoires des « belles queues », puis, à leur tour, ils s'étaient éteints... L'aquarium demeurait silencieux, pour autant que les poissons fussent bruyants lorsqu'ils étaient encore vivants.

Plusieurs semaines s'étant écoulées, l'eau stagnante laissait échapper une odeur âcre et tenace de marigot. Peut-être fallait-il songer à vider le grand sarcophage aquatique de son trouble liquide ? Cependant, pour purger l'aquarium, aucun dispositif n'était prévu. Durant tout un samedi matin, René transvasa, à la casserole, l'eau putride jusqu'aux toilettes en une multitude d'allers et retours fastidieux. L'addition se révélait salée : 1 600 francs d'aquarium et 450 francs de poissons, dont les cadavres partirent, emportés par la trombe des cabinets.

Une collègue, cette fois, Monique de son doux prénom, dont la chatte gravide venait de mettre bas, proposa, gratuitement tout de même, de refiler sa progéniture à son ami René Plantin. Ce dernier n'eut pas le courage de refuser et se retrouva entouré de six frêles chatons turbulents, miaulant sans cesse, et griffant sans discrimination tissus, boiseries, plâtres et tapis.

Le lendemain au travail, René raconta à Jo, le collègue qui lui avait refourgué l'aquarium, ses déboires avec les chats de Monique. Celui-ci, inspiré et moqueur, suggéra à son ami René Plantin de donner à chacun des chats un nom ; un nom digne d'eux. *Les Seigneurs du chaos*, tous issus de la saga fantastique d'*Elric le nécromancien*, feraient amplement l'affaire ! Il suffisait de reprendre leurs titres glorieux. N'en restant pas là, Jo promit d'apporter une médaille en bronze massif, symbolisant le chaos rampant, afin que René l'accrochât autour du cou du leader : le plus infernal parmi le lot des chatons, à savoir le bien nommé Arioeh, devant être récompensé. René, la lourde médaille en main, ne trouva pas mieux que de la mettre au cou du plus chétif et débile des félins nains tournoyant dans son appartement. La pauvre bête noire,

qui louchait déjà bien avant d'être décorée, dut subir le joug du puissant talisman, sa tête continuellement entraînée vers le sol.

Arioch, le premier, disparut par les toits pour ne jamais reparaître. Xiombarg fit une chute mortelle du balcon : il retomba bien sur ses quatre pattes comme il se doit, mais ces dernières lui défoncèrent le dos ! Mabelrode partit avec un programme de lessive... Slortar avala de travers une croquette pour chien... Pyaray ne trouva rien de plus heureux que de gober un frelon... alors que Voroon demeurait seul auprès de son papa adoptif.

René Plantin finit par trouver un bon terrain d'entente avec Voroon. Et puis, un célibataire pouvait bien posséder un petit compagnon sans toutefois renier les grands principes fondant sa mystique d'homme seul. L'harmonie établie entre l'homme et l'animal dura jusqu'à ce que René développât une pernicieuse allergie aux poils de chat ! Monique n'accepta pas de reprendre Voroon, et Jo, le vendeur d'aquariums, eut un bon gros rire. À l'évidence, Monique et Jo n'allaient pas tarder à se découvrir des affinités. Quant à René, les yeux purulents, il s'acquittait honnêtement de son travail quotidien. Suivit une période d'accalmie : plus de poissons, plus qu'un seul chat, de la Ventoline et une cure de désensibilisation en cours. Jusqu'au jour où apparut Max, jeune inspecteur fraîchement nommé à la recette principale de l'Hôtel des Impôts du 9-3.

SOMMAIRE

Max

Max, décadent précieux et prétentieux assumé, distingua d'emblée René comme un être à part et se mit en tête de le révéler à lui-même.

Le travail reprit son train-train. Max observait René. René se laissait observer, estimant qu'il était naturel que son nouveau chef appréciât la force de travail de ses collaborateurs et subordonnés. Mais le regard de Max se faisait insistant et notre pauvre fonctionnaire commençait à s'inquiéter de savoir s'il s'acquittait bien de ses tâches, s'il ne commettait pas de fautes professionnelles que le nouvel inspecteur, avec son regard neuf d'inspecteur, eût relevées.

À la fin de la journée, René vit avec inquiétude Max ranger ses affaires, puis faire le tour de son bureau pour s'approcher, à pas lents, du sien. Face à René, aux yeux s'élargissant avec l'angoisse, l'inspecteur cherchait une formule adroite. Les paupières closes et plissées, René attendait crispé l'inéluctable remontrance. Encore prostré, il ne réalisa pas tout de suite que Max venait, la voix mal assurée, de l'inviter à passer la soirée avec lui. Quittant soudainement les affres du tourment, René, soulagé, sourit béatement, ce que Max interpréta comme un signe d'acquiescement inespéré. Ils partirent ensemble, emportés par la Z3 vrombissante du jeune dandy. Ils gagnèrent rapidement sa thébaïde sise en zone pavillonnaire. René félicita son chef pour la tenue impressionnante de son automobile et pour la façade et le jardinet impeccable de sa demeure. Max le pria de le tutoyer, dorénavant.

Avant de pousser la porte d'entrée, Max invita René à ne pas faire de bruit pour ne pas déranger sa maman, âgée et souffrante, qui habitait le rez-de-chaussée, tandis que lui-même logeait à l'étage. René, dans un souffle, s'excusa d'un tort dont il n'était nullement responsable, et Max, touché par sa prévenance, lui désigna les patins à chausser afin de glisser jusqu'au pied de l'escalier au fond du hall. Leurs pas ascendants furent étouffés par l'épais tapis accordé aux marches. Une porte plus loin sur la droite, et celle-ci délicatement repoussée derrière eux, ils purent se détendre, s'accordant un sourire ponctué d'un soupir satisfait.

La pièce était rangée avec soin, un brin austère et vieillotte, les rares objets dispersés ressortant d'autant mieux grâce à leur charme délicat : estampes originales du XVIII^e siècle, livres aux reliures de cuir rehaussées d'or, volumes plus récents d'ouvrages d'art et de photographie dans des formats de luxe, couple katana-wakizashi sur son râtelier horizontal, sans oublier, perdu dans la pénombre d'un angle, une haute statue d'un ex-prince Siddharta impassible, dans le plus pur style gréco-bouddhique. Seule concession au siècle, un lecteur de CD flambant neuf trônait, encadré de deux piles de disques lasers, sur la cheminée de marbre rose veiné de blanc. Des voiles de jour qu'encadraient de lourdes tentures brochées laissaient entrer la lumière en un éclairage timide. Max alluma une lampe art nouveau recouverte d'un foulard en soie pour rendre au lieu davantage de couleurs. Il invita ensuite, d'un geste, son hôte à s'installer parmi les coussins disposés autour du plateau bas en cuivre distinguant le centre de la pièce.

Max observait René observant son intérieur. Cette ambiance lui ressemblait et chaque chose parlait de lui comme d'un esthète inversi. René lui donna satisfaction en le rassurant

sur son bon goût. La complicité tant espérée semblait s'établir. La surprise polie ne pouvait expliquer à elle seule la gentille mine de René, si attentif, si compréhensif, tellement intimidé. Mais il ne fallait pas brusquer une si rare rencontre ; aussi, Max proposa-t-il à son hôte d'écouter un peu de musique, un éventail des subtilités que dégageaient certains morceaux de sa discothèque. René, qui trouvait le temps long et l'atmosphère pesante, accepta qu'un peu de musique égayât le sanctuaire. Quelle ne fut pas sa surprise lorsque Max lui plaça délicatement sur la tête, pour ne pas déranger maman, des écouteurs qu'un long fil torsadé reliait au générateur de son et de volume.

« Nous commencerons, expliqua Max en fin connaisseur, par un titre gothique de l'album *Atopos* du Combo *Love is colder than death*, en espérant que cet adage ne s'applique pas à nous, bien entendu... »

À l'oreille, on eut dit un chant polyphonique médiéval, mais les voix austères et glacées ne visitaient pas le registre des psaumes, mais la douloureuse mélancolie des anges déchus. La partition se déroula sombrement... Quoique dubitatif, René Plantin esquissa un sourire aimable, pour ne pas froisser son hôte et chef.

« Je compte beaucoup sur eux, insista Max, pour relancer la scène *Heavenly voice*, depuis que Dead Can Dance et les Cocteau Twins nous ont abandonnés, nous ont laissés orphelins, comme ça, du jour au lendemain. Hélas, leur musique appartient déjà au passé ; cela rend son audition encore plus nostalgique, c'est peu dire ! Quelle torture que ces voix déçues... »

Max alla fouiller dans la pile de CD de gauche, après avoir reposé les *Love is colder than death* sur celle de droite. Il en

tira un album de musique bancaire, la *Semence pastorale* du Non Finito Orchestra, mais jugea la chose en définitive trop subtile pour entrer dans le cadre d'une initiation musicale progressive. Finalement, Max opta pour un album de musique *indus*, sur la pochette duquel un homme étreignait un coléoptère géant, en épousant la couleur étrange de sa chitine lustrée.

« *Prophecy*, de Front Line Assembly : un titre fabuleux. Je crois savoir que tu vas aimer. Tu préfères les choses plus remuantes. Ta nature réservée semble le démentir, mais la frustration et le besoin de se défouler l'expliqueraient sans peine. Bon, excuse-moi pour cette passe de psychologie à deux sous, je ne voulais pas te vexer. Allez, laisse-toi provoquer par la puissance d'Implode ; mais surtout, écoute bien pour repérer la mélodie plaintive, si charmante, perdue sous le déluge d'acier. Enfin, bref, j'arrête de te saouler avec mes commentaires surannés. Musique, maestro ! »

Un bruit sourd monta, s'amplifiant au rythme entêtant de sons étouffants de presses hydrauliques, de martèlements perforants du métal avec l'implacable précision et la cadence des machines-outils, au rythme de borborygmes de tôle qui se gondole, de roues à moudre des billes d'acier, d'échappements de vapeur stridents, le tout totalement autonome et dévastateur, sans frein ni logique, sinon celle d'un déluge industriel apocalyptique. René, dans ce vacarme, s'appliquait à tendre l'oreille pour capter la mélodie cachée que Max lui avait désignée. Il s'agissait de ne pas décevoir son hôte et chef... Le volume sonore en réverbération dans le casque faisait transpirer René qui, désespérément, cherchait parmi ce cyclone orgasmique technoïde la fleur d'humanité restante, rescapée en son œil. Enfin, René jubila, quatre accords de

piano, échappés de la gamme des aigus, poussaient une plainte indéfinissable sous le joug du monstre oppressant !

Max coupa aussitôt la musique, interrogeant le visage illuminé de René :

« Alors ?

— Oui, oui, je l’ai entendue, la petite musique ! *Tine, tane, tine, taône...* *Tine, tane, tine, taône...* Ça m’a rappelé la *Lettre à Élise*, tiens !

— Génial, c’est génial, exulta Max, c’est exactement ça ! La référence au romantisme ; son agonie sous les décombres de la folie de la civilisation industrielle ; sa résistance désespérée ; c’est ça, c’est ça, comment n’y ai-je pas pensé plus tôt ? C’est une lettre d’amour, d’un amour perdu, mort, enseveli sous les tonnes de métal. Le dernier humain pleure son amour défunt. Dernier cri d’humanité face au règne des machines ! »

René acquiesçait à chaque phrase, trop content d’avoir si bien répondu. Enfin son chef serait-il fier de lui après cette épreuve si brillamment réussie.

Seulement voilà, une voix aigrelette et véhémence s’éleva à travers le plancher, faisant sursauter Max ! Sa mère l’appelait sinistrement à faire moins de bruit.

« Ce n’est rien, ce n’est rien, Mère, la rassura aussitôt le fils obéissant. — Ne vous inquiétez pas, je descends vous saluer. »

Il fit aussitôt signe à René qu’il était temps de s’éclipser. Il lui mit deux autres CD dans la poche, le priant d’en prendre soin et de les écouter bien. Puis il raccompagna son collègue jusqu’à la porte, le quittant sur le seuil pour aller voir sa mère le réclamant.

René Plantin regarda la rue, à droite puis à gauche... Il se risqua à droite en quête d’un arrêt de bus... Usager fatigué, il

rentra chez lui une heure et quart plus tard, après trois changements de transport en commun.

Le lendemain matin, René Plantin se présenta au travail les traits tirés, les yeux rouges endoloris. Jo lui tomba dessus et lui demanda bille en tête si sa cure de désensibilisation aux poils de chat avait été efficace. René répondit que Voroon n'y était pour rien ; que des cauchemars l'avaient tourmenté toute la nuit et qu'il avait vu poindre avec soulagement la lumière froide du petit jour. Après Jo, René croisa le chemin de Max. Sans remarquer son état fébrile, ce dernier l'apostropha de suite :

« Ah, René, bonjour. Je tenais à te présenter mes excuses pour hier. Je suis vraiment désolé d'avoir dû te congédier aussi brusquement, mais maman est souffrante et...

— Ce n'est rien, ne t'en fais pas. Je comprends.

— Tu es vraiment un chic type. Mais, dis donc, tu n'as pas l'air au mieux, ce matin ? »

À ce moment-là, René sortit de sa poche les deux CD que Max lui avait prêtés la veille et les lui rendit, précisant qu'il était par trop sensible à ce genre de musique. Max en parut atterré, se disant en lui-même que ce garçon vivait avec une intensité à fleur de peau les formes de l'art acoustique. Certes, la musique valait pour être évocatrice et sensibiliser son sujet, mais de là à en passer une nuit blanche dans la sueur, il y avait une distance que seule une créature d'exception pouvait abolir. Cette nouvelle expérience confirmait Max dans ses soupçons. René était bel et bien un être à part.

René passa une journée laborieuse entre besoin de sommeil et volonté de rester éveillé et concentré, tant pour accomplir le travail qu'on exigeait de lui que pour éviter de replonger

dans les visions d'horreur qui l'avaient hanté toute la nuit. Dès qu'il relâchait son attention, les mélodies sournoises revenaient posséder son esprit et l'affliger d'images au pouvoir évocateur chargé d'épouvante. Grand mal lui avait pris d'écouter le soir même, en zélé amateur des lubies de Max, les deux albums, le *Sin Pecado* du groupe black metal lusitanien Moonspell, et l'*Orchidée noire* d'Anathema. Ces musiques avaient pollué sa nuit et souillé son esprit aussi sûrement que le ferait l'incontinence d'une alèse. Les deux monstrueuses créations musicales tournaient encore dans sa tête, tels des 33 tours au sillon spiralé infini...

La voix, surtout, de la « chanteuse » – chantait-elle ou souffrait-elle ? – d'Anathema le hantait. Son chant glacé revenait sans cesse à ses oreilles, infectant son esprit. « J'ai froid... J'ai froid... J'ai froid... », répétait en grelottant une jeune fille sur fond cristallin d'une harpe glaciale. L'engourdissement vous envahissait lentement en une sensation pénible comme avec la *Cold Song* de Purcell. La voix enchaînait les suppliques alors que des décharges électriques et des râles putrides déchiraient subitement, par accent, le fil interminable de la plainte, ne laissant rien présager de bon sur la nature du secours que pouvait espérer trouver l'âme en peine suppliante. Abandon, froid et disparition ponctuaient cet opus acide et vénéneux. On en venait inmanquablement à se demander comment peut être rendu aussi cruellement, avec de simples notes, une telle tristesse, un désespoir aussi vain qu'implacable. Illustration de l'acédie, l'*Orchidée noire* distillait le poison fermenté au creux de l'âme renversée des anathématisés.

Évocatrice, la musique avait transporté son cortège d'images dans le monde des rêves, le faisant chavirer en une

vague de cauchemars. Trois, plus particulièrement, avaient submergé René jusqu'à le réveiller, haletant et suant, le buste redressé, le regard livide fixé sur ses pieds hérissant la couverture de leurs pointes.

Le premier : une cathédrale, spacieuse et imposante, aux façades en dentelle d'alcôves, résonne du vol des oiseaux qui l'habitent. René se trouve là, debout, éberlué par la beauté déserte de l'édifice. Tout à coup, il se tient dans une chapelle latérale, sur l'autel de laquelle, débarrassé de ses ornements, un clochard grabataire a établi sa couche. D'un bond, l'homme se dresse face à René, l'apostrophant :

« Qu'as-tu à me donner

— Je n'ai pas d'argent sur moi, désolé. Mon portemonnaie n'est plus dans ma poche.

— Alors, donne-moi ton âme ! »

Aussitôt, sa figure change, exhalant un râle et dévoilant une dentition infernale ; la gueule devient immense, décollant les chairs dans l'amplitude démesurée des maxillaires. René se réveille en sursaut, haletant.

Le second : un enfant, un nourrisson, emmaillotté comme le petit Jésus de la crèche, repose par terre dans une salle grise, sur des dalles usées, à tel point qu'elles en sont devenues concaves. Pour tout décor : deux portes en chêne massif aux ferrures noires, et une haute armoire, au sommet de laquelle s'agrippe une gargouille de pierre, pas si figée que ça, qui remue maintenant et saute à bas du meuble pour saisir l'enfant, lui, René ; car c'est bien lui, ce petit nourrisson ligoté dans ses langes ! Il pleure, hurle ! Les griffes de la créature infernale se referment sur lui, prêtes à l'emporter... Apparaît Félicien, l'oncle défunt du petit René, de qui il tient son appartement par héritage, qui tente de s'interposer, appliquant sur

l'enfant ses mains aux doigts noueux pour lutter contre les serres du démon. La bête siffle et râle tandis que l'oncle sue et gémit. Le pauvre homme, les yeux emplis de larmes, cède la proie à l'ennemi, qui emporte l'enfant, lui, René ! Réveil en sueur, le cœur battant comme un tambour la charge !

Troisième et dernier : une foule immense dans une mégapole avance machinalement vers le centre de la cité, déversant de ses différentes banlieues des millions d'hommes et de femmes groggy. Ce grouillement de gens reste impassible au bruit assourdissant alentour, à la chaleur suffocante montant des hauts fourneaux, à la pollution exhalée par des milliers de cheminées d'usines. René fait irruption au milieu d'un bras de cette foule tentaculaire, emporté dans son flot ; il lutte, veut remonter le courant de cette marée sous hypnose, de ce troupeau inhumain de servilité ; la masse est trop dense, son poids si volumineux, l'inertie telle ! Il est happé, son corps emporté... Son esprit seul continue de lutter, refusant cette fatalité, cette passivité perverse de la foule qui le presse toujours plus vers le cœur de la ville démente. Son esprit demeure éveillé, exorbité par tant de soumission, de pression mécanique, d'abandon de la volonté. Alors une voix se présente à lui, lui caressant le corps calleux, flattant ses deux hémisphères, s'insinuant comme une drogue :

« Viens, viens... », répète la voix, qui bientôt devient la Voix, claquante du fouet, terrifiante, colossale, statue immense dominant ce flot servile de l'humanité bêlante.

Oui, devant René, pétrifié, mais toujours emporté à son corps défendant, devant René, terrifié et fasciné, le diable, haut comme vingt buildings, luisant comme une forge, sa peau de cuir souple aux reflets rouge orangé des glaçures de sigillée, le scrute, plongeant ses yeux sans fond dans les siens

effarés. René se redresse d'un bond sur son lit, la cervelle lui résonnant dans le crâne.

René, après cette nuit traumatisante, dut attendre qu'une semaine entière passât pour ne plus craindre d'entrer dans ses draps. Le temps qui passe est le remède le plus apaisant.

De sa boîte aux lettres, René retira un faire-part : Monique et Jo se mariaient ! À La Ferté-sous-Jouarre, dans la Marne. Et même que lui, René, était choisi pour témoin ! Ah ! six chats et un aquarium, ça crée des liens !

Le jour dit arriva. Dans sa robe de mariée la boulottant, Monique ressemblait à une grosse meringue, appétissante jusqu'à l'écœurement. Pour un peu, on eut dit qu'elle était déjà enceinte de sept mois. Quant à Jo, tout un chacun put s'apercevoir que c'était la première et la dernière fois qu'il portait l'habit. Un vrai pingouin... et manchot avec ça, les manches lui tombant sur les mains. Ceci dit, on entra, sous la pétarade de l'orgue, dans l'église.

Pour René, témoin en ce jour solennel, tout se passa bien jusqu'à l'Élévation : là, le Christ, tenu bras levés par le prêtre, se rapprocha de lui à une allure supersonique tandis que, derrière, le cœur s'enfuyait en sens inverse à l'infini... L'hostie scintillante aveugla ses sens saturés et René perdit connaissance, s'affalant en travers des stalles dans un bruit sourd de lourde chute. On fut obligé de l'évacuer de l'église où, loin des volutes d'encens et un petit encas avalé à la sauvette, il retrouva peu à peu ses esprits. Les relents de *black metal* de Max lui donnaient encore de fâcheuses nausées mystiques. Il supplia le petit Jésus de l'en débarrasser et de le rendre à sa paix naturelle. On reconduisit le témoin dans l'église à la fin de l'office afin qu'il signât les registres.

Le banquet de nocés vit la foule des invités saluer René pour son sensationnel talent de chuteur, ce à quoi il répondait en toute modestie qu'il ne l'avait pas fait exprès. Monique lui en voulut un peu, mais Jo lui colla une grande claque dans le dos et le félicita, hilare, d'avoir pimenté la fête de ce petit extra. Finalement, l'on mangea et l'on but bien.

René Plantin eut le dimanche entier pour récupérer des débauches gastronomiques de la veille avant de reprendre le travail.

Pour des raisons économiques, Monique et Jo avaient renoncé à partir en voyage de nocés, et ce fut avec surprise que René les retrouva tout guillerets le lundi à la première heure au bureau. Max aussi était là, fidèle au poste.

La journée de travail se passa dans la détente, amputée par une longue collation de coupes de champagne. Aux collègues qui n'avaient pas pu venir ou qui n'avaient pas été invités au mariage, Monique et Jo offrirent à boire les bouteilles rescapées de la noce.

Le surlendemain, deux jours de répit passés, Max revint à la charge auprès de son cobaye préféré. Après la musique, commençait l'initiation littéraire. Devant la machine à café, Max questionna René :

« As-tu déjà lu les Goncourt ?

— Tous, non ! Mais j'en ai lu un, l'an dernier : *La Bataille*, de Rambeau. Rambeau, e, a, u, et pas avec un o comme le ricain qui flingue du viet à gogo.

— Mais non, René, je ne te parlais pas du prix Goncourt, mais des écrivains, les frères Goncourt, Edmond et Jules.

— ...

— Cependant, tu as en partie raison, car ce sont eux qui ont fondé le fameux prix littéraire qui porte leur nom. Oui, en effet, Patrick Rambeau a eu le Goncourt. Tu as aimé ?

— Sacré baston, non ?

— Bon, René, je te rapporte un livre des Goncourt, demain. Tu me diras si tu aimes, aussi. Allez, j'y vais, à demain.

— Au revoir, Max. »

Dans l'intervalle, Jo s'était rapproché :

« Eh, dis donc, René, il te colle, le Max.

— C'est que je l'intéresse, vois-tu ?

— Ben, fais gaffe à ton cul, alors ! »

René ne comprit pas l'allusion et passa avec mépris sur la jalousie supposée de son collègue.

Le lendemain, comme il le lui avait promis, Max apporta à René une œuvre des Goncourt. C'était *La Faustine*, qu'il avait choisi pour une lecture initiatique dans son édition originale de 1882. René l'en remercia, pâle. Il était embarrassé par l'honneur impressionnant de recevoir une relique du passé si chère au cœur de son chef, et ennuyé de devoir maintenant lire un pavé, lui qui n'était jamais parvenu à finir un *Club des cinq* ou quelque lecture scolaire obligatoire. Enfin, l'air songeur, il rentra chez lui avec l'encombrant objet.

Assis dans un fauteuil au tissu fané de roses fanées et lacéré par les Seigneurs du Chaos lors de leur bref séjour – Voroon s'étant assagi depuis avec l'âge –, René contemplait le livre posé sur la table basse chinoise. Table noire, laquée, présentant en creux des femmes en kimono avec obi en biscuit d'Asie, en *wedgwood* de Hong-Kong, le tout recouvert par une vitre cassée, en deux morceaux, morceaux au mieux

maintenus rapprochés, mais à jamais sectionnés par un choc malencontreux au cours d'une partie de bilboquet avec Jo. Sur la vitre brisée de la table chinoise, pour dire les choses plus vite et plus simplement, reposait donc l'ouvrage *La Faustin*. Aussi net que le syndrome de l'écrivain connu sous le nom de « la plage blanche », René, en tant que lecteur, en partageait les affres face à du papier noirci. Paralysé, tétanisé, la volonté rabougrie, il ne trouvait pas la force d'écarter la couverture, craignant alors un pire supplice : découvrir l'ampleur de la torture lui étant réservée. Mais il fallait bien s'y résoudre : Max ne tolérerait pas qu'il lui rendît le texte sans un petit commentaire élogieux, et il ne voulait pas décevoir son chef... Alors s'imposait une lecture. « Trop indigeste, trop incompréhensible à mon vocabulaire étroit », gémit René à la première tentative de déchiffrement de la première page. Il ne parvenait pas à situer – sur la page ? – les personnages qui se parlaient ; et puis, pire encore, la sensation d'impuissance à comprendre à qui s'adressait qui se renforça et devint intolérable lorsque, une scène plus loin, les femmes – trois ? quatre ? – recevaient en leur intérieur – où ? à Sainte-Adresse ? à Paris ? à quelle adresse ? – des messieurs – combien ? une pléthore – dont l'effectif incohérent défilait dans une confusion de relations aux dames susmentionnées inextricable ; quand enfin apparut la Faustin, illuminant de sa robe noire, sobre, le bordel des dames dépenaillées ! Bon, soit, René venait d'identifier la Faustin, l'héroïne du livre sans nul doute étant donné que son nom en marque le titre ; mais enfin, quel charabia que ce style « artiste » des Goncourt ! René reposa le livre sur sa table chinoise endommagée. Il allait abandonner, laissant Max seul juge de son échec, lorsqu'une idée géniale lui rendit espoir : la bibliothèque ! Il y trouverait

le réconfort d'une critique intelligente du livre, l'ingurgiterait et la resservirait à son chef impressionné.

À la bibliothèque municipale communiste, malheureusement, à tous les rayons on trouvait Marx, mais point de Goncourt. La présence des Bichons eût été légitime, cependant : leur critique de la bourgeoisie libérale aurait pu, ici, être relayée pour aider la cause prolétarienne à mieux identifier cet abject ennemi, établi au XIX^e siècle. René revint déprimé de la bibliothèque, pour laquelle ses impôts locaux auraient pourtant justifié qu'il y découvrit et empruntât un livre sur les Goncourt, s'y nourrissant d'une préface éclairante, d'une biographie révélatrice, d'une bibliographie complète, d'une simple notice, même. Point de salut, donc, de ce côté-là : *La Faustin* demeurait impénétrable.

Sur le retour, à quelques pâtés de maisons de son immeuble, que ne vit-il pas, cadeau de la Providence ? Devant lui, faisant crotter son gros saucisson de chien dans le caniveau, se tenait là son... mais oui, bien sûr, c'était bel et bien son ancien prof de Français, Monsieur Henry Grabulon ! À pas vifs, René s'approcha de lui :

« Monsieur Grabulon, quel plaisir de vous revoir ! J'ai été votre élève en classe de première B. Vous vous souvenez de moi ?

— Jeune homme, des élèves, j'en ai vu défiler des générations et pour tout vous avouer ma mémoire se fait de jour en jour plus défaillante ; mais laissez-moi me souvenir... »

À la vue déconfitée d'un René méconnaissable, le professeur tenta un effort prodigieux pour restituer le sujet qui se tenait devant lui, et le gratifier d'un réconfortant et émouvant :

« Mais c'est bien sûr ! Plantin !... René Plantin ! Pardi, qu'on ne vous oublie pas : l'élève moyen jusqu'à la caricature ; tellement passe-partout qu'on le voit partout ! si médiocre que cela tient de l'art ! si retenu et rétracté qu'on craint la pire des explosions un jour à son contact ! Mon brave garçon, dites-moi donc ce que vous êtes devenu depuis les années du lycée ?

— Oh, merci, Monsieur Grabulon, comme je suis flatté que vous ayez gardé un si précieux souvenir de moi. Ça me va droit au cœur ; vraiment, droit au cœur.

— Allez, allez, Plantin, racontez-moi votre aujourd'hui.

— Je travaille aux impôts, Monsieur. Je suis agent de constatation ou d'assiette ; et même que mon chef me donne du travail à rapporter à la maison. J'essaye au mieux de m'acquitter de mes tâches ; mais là, Monsieur, sans vous, je suis perdu !

— Allons, allons, Plantin, ne vous alarmez pas. Je veux bien vous aider pour la forme, mais sur le fond, à part ma déclaration annuelle d'impôts, je ne connais rien à la science fiscale.

— Mais non, Monsieur, la fiscalité n'est point en cause ; Max, mon chef, m'a donné à étudier *La Faustin*.

— Cette personne serait-elle en instance d'un redressement fiscal, pour mériter une telle attention de vos services ?

— Mais non, Monsieur, elle est morte depuis longtemps ; mais, suis-je bête, elle n'existe même pas ! C'est un personnage de fiction ; je vous parle de *La Faustin* des frères Goncourt.

— ... « *La Faustin* des frères Goncourt », répéta, lentement, incrédule, le professeur Grabulon, comme pour être bien certain d'avoir bien entendu.

Pour s'entendre expliquer plus clairement ce que la raison réclamait pour retrouver tout son aplomb, monsieur le Professeur entraîna René dans un troquet, *Le Balto*. Là, après avoir commandé au patron débonnaire deux ballons de Gamay, Henry Grabulon fixa René dans les yeux et lui réclama de tout reprendre du début :

« Alors, cette Faustin, c'est qui, c'est quoi ?

— Mais je croyais que vous alliez me le dire, justement !...

Après avoir confessé à son professeur qu'il n'avait lu qu'un seul livre jusqu'au bout, *La Bataille*, René exposa les faits posément, à la surprise toujours renouvelée de son interlocuteur.

« Non seulement, mon jeune ami, récapitula le professeur, il vous faut acquérir la compréhension de l'œuvre, mais aussi vous demander pourquoi l'on cherche à vous en faire partager les subtilités. Ce qui, je l'espère, vous aidera à trouver une juste attitude à adopter vis-à-vis de votre chef. Comme vous l'aurez remarqué, cher élève, nous tenons là un plan en trois parties d'un équilibre formel et conceptuel parfait. Je vais, volontiers, vous fournir la matière, mais à vous de construire l'édifice. Le professeur n'est qu'un guide et ne prête que les matériaux. Je me suis toujours dit que cette exigence pédagogique vous dépassait. J'en mesure aujourd'hui toute l'importance. Car à l'évidence, votre chef... son nom, déjà ?

— Max, Monsieur Grabulon.

— Max, votre chef, donc, à l'évidence, attend quelque chose de vous... »

Cette déclaration, pleine de sous-entendus mystérieux, laissa René perplexe. En effet, et monsieur le Professeur avait raison en la circonstance, que voulait Max, au juste ?

« Étudions l'œuvre, si vous le voulez bien, reprit le professeur Grabulon. Peut-être cela éveillera-t-il en vous un indice susceptible de vous instruire sur les intentions de votre chef ? J'ose à peine les deviner... De toute façon, c'est à vous, et à vous seul, d'en tirer les conclusions. Vous êtes grand, maintenant, René Plantin. »

René eut le droit à deux heures d'explication de texte, qu'il trouva passionnante ; pour un peu, il regrettait presque de ne pas avoir fait d'études de lettres en Sorbonne. Il exagérait toujours ses impulsions, les rêvant en passions. En attendant, toujours sur le vif de la leçon, il récapitulait les éléments jaillis, entrevus, pour les capturer définitivement et les réduire à un résultat probant devant ouvrir sur une solution. La Faustin avait été écrite par Edmond seul, douze ans après la mort de son frère Jules. Les deux Goncourt, inséparables littérateurs, avaient déjà pour eux une œuvre, lorsque mourut Jules. Qu'Edmond trouvât le goût, la force de reprendre la plume après une telle perte ne peut se comprendre aisément. Mode de survie ? Dévotion envers ce frère disparu ? Les deux, certainement.

À bien y réfléchir, on trouve toujours du sens sous les mots. Faustin peut très bien se déchiffrer, s'exemplariser, se reconnaître en un destin de Faust. Oui, la Faustin est égale à « Faust + destin ». À son nom qui sent son Goethe, le prénom, Juliette pèse son poids de Shakespeare. Juliette Faustin : déluge d'orgueil de l'acteur qui se veut créateur de son propre rôle, et figure emblématique de l'amour interdit. Mais là encore, l'ambiguïté pointe : amour interdit ou incapacité à aimer ? Monsieur Grabulon, en expert accompli de la force de la lettre, inondait René d'un flot de variations, de nuances, de pistes ramifiées de carrefours innombrables. Enfin, où gisait la

vérité, celle qu'il lui fallait, à lui, René, découvrir pour donner la réplique à Max ?

Il avait beau tourner et retourner dans sa tête toute cette marée d'explications, rien n'en sortait nettement. Du lot toujours secoué de nouvelles combinaisons et conjectures, seul un horrible mal de crâne montait à sa cervelle. Mais, à la fin, que voulait Max ?

Au bout du rouleau, René prit une résolution courageuse bien que brouillonne : tout raconter à Max, de la première illumination des mots à l'assombrissement, à l'éclipse totale de tout sens général de l'œuvre.

Le grand oral eut lieu chez Max, à l'étage, sous le regard impassible de Shakyamuni, au jour d'une lumière estompée, épaisse et rare. Telle une cascade ne retenant plus sa chute, René déballa le torrent de son explication de texte. Médusé par la diarrhée verbale, le rythme et l'enchaînement cataclysmique des mots, des phrases, des adverbes, des interrogations, des rebondissements, des changements brusques de direction, des allers et retours, des illuminations et des abattements, devant tant de spectacle, où la précipitation du propos ne le disputait qu'à la mutabilité du raisonnement, face à une éloquence écumante de vas et viens où, perdue pour perdue, la pensée s'éruçait de plus en plus vulgairement, allant jusqu'à traiter la Faustin de vieux singe faisant la grimace au miroir comme s'il s'agissait d'un autre, et bien, Max dut attendre que René s'effondre, littéralement terrassé. À court de salive, d'arguments et de force nerveuse, avachi dans les coussins moelleux, secoué de spasmes, sporadiques reliques de sa transe à peine quittée, René, la langue sèche comme un tesson sous le soleil du Roussillon, les tempes lui battant dans les

oreilles, cherchait une rive où reprendre pied ! Interloqué, Max demeura un long moment immobile...

Dans le silence et les coussins, René nageait comme un poisson échoué sur la berge ou comme une enclume en perdition dans l'onde profonde. Au choix de ces deux états aux conséquences indifférentes, notre pauvre fonctionnaire touchait le fond et s'asphyxiait en grandes bouffées d'air. Enfin, réalisant la noyade psychique se déroulant sous ses yeux, Max se décida à porter secours à ce pauvre Plantin. Il le fit asseoir, boire, lentement, puis respirer avec maîtrise jusqu'à ce que calme et détente le regagnent peu à peu. Certain, après de longues minutes d'observation, de la solidité de la paix retrouvée par René, Max se risqua à le féliciter pour sa merveilleuse évocation de la Faustin. À l'écho de ce seul nom, il s'en fallut de peu que le lecteur ne repartît en vrille. Max en interrompit aussitôt la néfaste glissade :

« Ce n'est rien, ce n'est rien, oublions cette fiction stupide ! Tu n'as rien à me prouver, René, tout est parfait, tout est parfait. Encore bravo, et n'en reparlons plus, tu veux bien ?

— Ben, c'est que, se rebiffa René, j'aurais quand même bien aimé savoir pourquoi la Faustin. Pourquoi, hein ? Pourquoi cette histoire de femme incapable d'aimer, froide ailleurs que sur scène, mauvaise jusqu'à se rire d'un mourant ? Pourquoi ? Pourquoi ?

— Bon, très bien, René, je vois que je te dois une explication. Mais, sache-le, je ne voulais pas que cela te mette dans un tel état. Oh, la vilaine femme, que cette Faustin ! Tu as tout à fait raison : cette femme est un monstre. Elle t'a fait souffrir, la garce ! Je la déteste ! Déteste !...

— ... et mon explication ?

— Oui, j'y viens. »

Max prit soin de se redresser, de déglutir, avant de lâcher :
« René, veux-tu être mon Jules ? »

Malheureusement pour Max, René ne trouva, d'instinct, qu'à répliquer :

« Mais, Max, je n'en ai pas le talent ! Je suis incapable d'écrire les vingt lignes requises pour une note de synthèse au ministère. Non, je suis navré, mais là, c'est trop me demander ; j'abandonne, c'est trop dur ! Jamais je ne pourrai devenir un Jules de Goncourt. »

Au bord du désespoir, tant l'évidence d'avoir manqué sa cible était criante, Max recula de plusieurs pas, son dos heurtant un montant de la cheminée, en marbre dur et froid.

Il n'avait qu'à s'en vouloir à lui-même, Max, avec son message biscornu, sa Faustin impénétrable. *Le Livre blanc* de Cocteau ou *l'Anus solaire* de Bataille, ç'eût été plus clair ; mais *La Faustin* d'Edmond de Goncourt, quel détour ! Comment voulez-vous que René y soupçonnât son chef d'intentions particulières ?

Le lendemain matin, au boulot, au détour de l'incontournable machine à café, Jo tomba sur un René encore convalescent.

« Eh, René, j'ai une super offre à te faire. Moi et Monique, on a acheté des fausses poutres ; attention, fausses, mais plus vraies que vraies ! Y a pas photo, là-dessus. Des décors à la Alexandre Dumas ! Ambiance garantie : manque plus que les trois mousquetaires sous un pareil plafond. Ça t'intéresse ? Parce que, vois-tu, il m'en reste un lot. C'est vraiment trop con de ne pas les utiliser, non ? Pour moitié prix, je te les cède, mes poutrelles grand siècle. Et même qu'avec, t'as la colle spéciale qui va bien, que je te fais gratos. Pas belle, la vie ?

René bafouilla une réponse et Jo lui topa dans la main pour sceller le marché !

Méditant sur son récent achat, René arpentait les couloirs sans chercher son chemin, absorbé. Dans sa poche, son carnet de chèques était plus léger, plus souple. Il venait d'en détacher un chèque, un gros chèque à son goût. Il s'était égaré... à l'étage de la direction, et du bureau d'un des hiérarques vit sortir Max ! Les deux hommes s'immobilisèrent. Ils s'observaient maintenant sans un mot. Les secondes s'écoulant devenant incommodes, la parole s'affirma, salulaire :

« René... Tu... tu vas bien ?

— Oui... mieux... Je crains par avance la prochaine épreuve, voilà tout. »

Cette phrase laissa Max perplexe : elle était ambiguë. René redoutait que Max le soumît à un nouveau « test », mais en un sens il n'en formulait pas moins l'éventualité. Il l'anticipait. L'anxiété n'est-elle pas une peur anticipatoire, se fixant sur un point critique non encore advenu, et, partant de là, déjà douloureux ?... Raisonnablement, rien ne permettait de dire que Max insisterait ; tout, au contraire, paraissait confirmer l'abandon du disciple par le maître, consterné. Toutefois, au ressenti d'un masochisme latent chez René, Max décida d'en avoir le cœur net : après tout, l'hétérosexualité de René n'était pas encore établie.

À la sortie du bureau, l'horaire journalier de travail consommé à la minute près, René se laissa emporter dans la Z3 de Max. Bientôt installés dans la chambre à l'étage du pavillon, ils s'allongèrent dans les coussins répartis autour du plateau de cuivre central, sous un éclairage tamisé, conférant

à l'endroit un aspect vieillot non usurpé. La distance entre les corps était préservée. Max dévisageait René...

« Alors, demanda l'ingénu cobaye, quelle est l'épreuve, cette fois ? »

Max se redressa, alla à sa bibliothèque, en tira un ouvrage volumineux, se racla la gorge et dit :

« René, aimes-tu les femmes ? Ces créatures si... »

Et sans finir sa phrase ni laisser le temps à René de répondre, il ouvrit sous son nez le livre d'images... Les yeux du candide s'arrondirent à la vue de la photo en première page représentant l'artiste, dont l'ouvrage se proposait d'illustrer l'œuvre picturale. On eût dit un nabot : il souriait niaisement, posant aux côtés d'une dominatrice de Hambourg bottée et toute de cuir vêtue, lui arrivant péniblement au niveau du pubis ! L'artiste s'appelait Hajime Sorayama, et, nonobstant le décalage géographique et temporel, il avait tout d'un Toulouse-Lautrec nippon. Ce grotesque lubrique affiché en tête d'ouvrage fit sourire René. Un livre comique, s'imaginait-il. Les deux pages suivantes tournées, une éclipse se produisit à la commissure de ses lèvres : un univers de beautés cauchemardesques s'étalait, se vautrait sur le papier glacé. C'était autant de Wanda de Sacher-Masoch, de Judith, de Salomé, d'Athénaïs de Montespan, de Sharon Stone, de Lucrèce Borgia, qui défilaient sous ses yeux, agitant leurs fouets, leurs épées, leurs pics à glaces, leurs fioles de poison... Elles étaient toutes un peu Justine, également... Hajime Sorayama, dont le pinceau devait servir de raccord à la quéquette malade, animait des femmes d'une violence inouïe. Son pinceau trempait aux encres et couleurs de prédécesseurs déjà inquiétants : les corps empruntaient leur perfection à la fausse innocence d'impudiques beautés, livrant à nos yeux,

comme aux regards libidineux des aréopagites, l'adultérine nudité, d'une éblouissante jeunesse, de la Phrynée de Gérôme, Pompier pyromane ; la pigmentation méticuleuse des carnations au grain pâle à la pureté trompeuse tirait son irréalité de l'obsession photographique des troncs d'un John Kacere, fanatique du détail obtenu au pinceau là où règne normalement sans rival la photo ; pour manifeste, la luxure affichée du *Pornokratès* de Félicien Rops, truie en laisse conduisant une pute aveugle ; pour effluve, le parfum des fécondités mortifères des Isis-Astarté, si belles diablasses, corps nus, aux seins éclatants gorgés de sang, cornues, dressées comme au détour d'un clip des Linkin Park ou d'une scène de Mylène Farmer ; et, référence ultime à la froideur technologique, les chairs se paraient de prothèses de métal inoxydable et de tubulaires circonvolutions de plastiques souples et rigides, les transperçant, les habitant, les transcendant même, comme dans le *Tetsuo* du cinéaste fou Tsukamoto, ou comme dans les dessins de Giger, où l'humanité monstrueuse revendique la machine qui l'aliène au plus profond de sa physiologie.

Tout cela, il va sans dire, traçait de la femme un portrait repoussant. Dans le cerveau de René, là où sont commandées les hormones, une souvenance jaillit, souillant sa libido d'une incoercible répulsion : l'histoire épouvantable de son oncle Félicien à la Libération revint soudain à sa mémoire, ébouillantant ses sens déjà surchauffés par les diablasses de Sorayama. Le pauvre oncle Félicien, fin 44, à un peu plus de dix-sept ans pas tout à fait dix-huit, mais reconnu pour tel malgré ses dénégations, se retrouva enrôlé dans la Milice. « Félicien, le Milicien ! », ça sonnait si bien ! Si clair aussi, qu'à la Libération les F. F. I. lui mirent la main au collet ! On le traîna sur la place du village, on le déshabilla de vive force,

les croqueneaux des justiciers lui équarrissant les côtes. Puis, de la place, le long de la fontaine, on le traîna jusqu'à l'établissement du maréchal-ferrant. Là, allongé dos à la forge vrombissante, que réactivaient méthodiquement de jeunes communistes la mitrailleuse Sten renvoyée sur l'épaule pour libérer les mains au maniement du grand soufflet, Félicien pleurait, pleurait, pleurait comme un goret sur le point d'être égorgé. Alors, la plus belle des militantes, foulard rouge au cou et fureur implacable au fond des yeux, s'empara d'un brandon arraché au cœur du fourneau, d'un tisonnier au bout en feu et l'appliqua sur les couilles de l'oncle, encore jeune puceau... René venait de s'évanouir.

Pour s'en remettre, René se lança dans une activité manuelle. Il fallait exorciser « ça », et le maniement de la poutrelle lui parut un bon moyen d'y parvenir. Dans son petit appartement, René bricolait : il touillait la colle spéciale qui sentait fort à présent, tandis que contre un des murs, les fausses poutres attendaient sagement, alignées suivant leur ordre de découpage, d'être projetées au plafond. René joua les fiers-à-bras en portant une des poutres fantastiques du bout des doigts d'une main ; de l'autre, il badigeonnait déjà de colle l'emplacement prévu pour la recevoir.

Une demi-heure plus tard, son intérieur ressemblait à l'antre d'une taverne médiévale. C'était du plus bel effet ! Le torse bombé, les poings sur les hanches, René observait son plafond magnifique, quand, désagrément humiliant, une poutre fronda, lui tombant sur le coin de la figure !... Outrage manifeste, la colle, la traîtresse, ne remplissait pas correctement son office. René en rajouta pour raccorder au plafond la décoration pantelante. Rien n'y fit ! Pire, la colle en séchant laissait

des protubérances qui empêcheraient désormais, à l'évidence, une adhésion parfaite de la poutre au plafond. Or, il n'était pas question de décaler la poutre de dix centimètres à droite ou à gauche de son emplacement initial. Tout l'ordonnancement de l'ensemble d'icelles en eût été rompu. Ne se laissant pas abattre, René entreprit de gratter la colle récalcitrante, de faire place nette et de renouveler ensuite l'opération sur une base propre et saine. Sa persévérance triompha du défi. À nouveau, il avait sous les yeux son ambiance parfaitement recréée de taverne du Moyen Âge. Il en tira fierté et se décida pour aller acheter au *Leader Price* du quartier un pack de bières...

Ses six 1664 sous le bras, il passa le seuil de sa porte, la referma et alla directement à son salon pour s'emplir l'œil de son merveilleux nouveau décor d'intérieur. La sensation attendue ne fut pas la bonne ! La poutre récalcitrante, toujours la même, pendait sur toute sa longueur, suspendue à vingt centimètres du plafond, retenue par d'ignobles stalactites de colle blanche ! René s'affala dans son canapé figurant de vieilles roses fanées et tout lacéré des coups de griffes des Seigneurs du Chaos. De ses doigts crispés, il ouvrit une des bières, dont le conditionnement ne nécessitait pas l'usage d'un décapsuleur – ô magie de la consommation immédiate... et de sa satisfaction immédiate. « Ah, si les poutres pouvaient fonctionner comme les bouteilles de bière ! », s'imagina René. Cette pensée ne voulait rien dire, sauf pour lui, là, las, face au spectacle lamentable de la pendeloque de polyester. Et puis, cette pensée en chassait une autre, plus dévastatrice ; au moins, en ce moment précis, les diabesses de Sorayama ne l'obsédaient plus...

Si Max était parvenu à dégoûter René à tout jamais des femmes, il n'était pas dit qu'il parviendrait à le convaincre de la poésie cachée d'une relation homosexuelle. Pour Max, la précédente épreuve avait fait progresser René en étrangeté, certes, mais ne laissait rien entrevoir d'une normalisation de leurs rencontres autour d'un penchant commun futur. Bref, Max piétinait...

La semaine suivante, ils se virent moins, même au travail, où, quoiqu'appartenant au même service, ils s'esquivaient. René ne voulait plus connaître de nouvelle épreuve, ce à quoi Max paraissait également s'attacher, faisant son possible pour lui être agréable sans l'obliger en aucune façon à quoi que ce fût. René trouva, au début, cette distance salutaire, puis, le temps passant, il s'inquiéta d'en comprendre le caractère subit et, à tout le moins, lui semblait-il, irrévocable. Quelque chose avait changé chez Max ; René en était convaincu. Son esthète de chef traînait au bureau un air abattu et détaché dont, les jours se succédant, il ne se détachait pas. À sa suite, une langueur s'était emparée du service, où d'aucuns n'osaient plus plaisanter, parler, ni même chuchoter. À tel point que les collègues de René, concernés, l'invitèrent un matin à faire un pas en direction de leur chef afin de le dérider.

« Pourquoi moi ? s'étonna René.

— Allez, ne nous la raconte pas à nous. C'est bien toi qui as étreigné les fauteuils en cuir neuf de sa Z3, non ?

— Et alors ? » rougit aussitôt René, gêné.

Les autres lui firent un sourire entendu. Inquiet, René observait leurs mines qui semblaient en dire long sur leur connaissance du sujet. Le visage de Jo, en particulier, reflétait un désaccord emprunt d'une prévention renouvelée à son égard.

« Mais, vous faites fausse route, se défendit l'inculpé.

— J't'avais prévenu, confirma Jo. Tu l'as rendu toqué, voilà la vérité. Maintenant, faut que tu fasses un geste, pour nous, pour le service. On ne peut plus tenir dans une ambiance aussi mortelle. À toi de jouer, bel Hermès !

— Mais non, les amis, c'est pas possible ! Pas lui... pas moi... Vous vous trompez. On n'est pas des...

— ... des pédés ? Mais si, reprit Jo sur un ton compatissant. Ça n'arrive pas qu'aux autres, tu sais ; faut s'y faire, voilà tout. »

Et ils lui faussèrent compagnie, le laissant seul, dépité, avec une mission de salut publique sur le dos, en plus !

Max était devenu intouchable ; de fait, il ne venait plus au bureau...

« Tu l'as envoyé bouler et il s'est suicidé, c'est ça ? lança un matin Jo à la figure de René.

— Non, c'est pas moi, j'y suis pour rien. Je m'étais décidé à lui parler, jeudi dernier, mais il n'est pas venu. Et depuis, je ne l'ai pas revu. C'est pas ma faute, je te le jure.

— Bon, OK, concéda Jo. Après tout, t'es p't'être pas d'la jaquette ?

— Allez, Jo, crois-moi. Tiens, ce soir, il y a un match au sommet : ton R. C. L. contre mon A. S. Saint-Étienne. On fait la paix en se regardant le match, ce soir, tous les deux ?

— Tu débloques ou quoi ? Tu me prends pour un pédé à me lancer des invitations douteuses ? C'est ça, et à la troisième mi-temps tu m'enfiles ?

— Mais non, Jo, mais non ; tu me prends au mot, mais c'est pas ce que je voulais dire.

— N’y reviens pas ou tu as mon poing sur la gueule, compris ? Et tes Verts, tous des pédés, comme toi !

— Et moi, tes Sang et Or, je leur pisse à la raie, tiens !

— J’vais t’faire bouffer les poteaux carrés de Glasgow, enfoiré !

— Essaie un peu, dégénéré !... »

Et la bagarre éclata, sous les yeux ébahis des autres membres de la recette principale. On dut séparer les deux forcenés, les isoler chacun à une extrémité du bâtiment, attendre qu’ils se calment, leur apporter quelques soins au visage, puis les conduire à tour de rôle à la D. R. H. pour explication au sujet du pugilat.

Enfin, de retour chez lui, René savourait d’avance son petit plaisir télévisuel programmé à 20 h 45. Eh oui, ce soir, dans l’enceinte sacrée du stade Geoffroy-Guichard, les Verts, les légendaires Verts, recevaient les Sang & Or. Match de ligue 1. Le must de l’art footballistique à la française. Moment d’éloquence, d’émotion, de sacre ou d’humiliation. Non, se reprit René : il ne fallait songer qu’à la victoire. Lens allait se faire laminer ; les Ch’ti retourner à leurs hauts-fourneaux ! Et puis, demain, lui, René, triomphant, fanfaronnerait devant un Jo consterné, défait, humilié, nanifié, inexistant, aux couleurs délavées, galvaudées, passées. Tandis que lui, René, son écharpe verte de l’A. S. St-Etienne bien en vue, paraderait, rayonnerait de la gloire des Verts sur lui répandue par la victoire de la veille au soir...

Mais le match ne commençait que dans trois heures et quart. En attendant, il fallait tuer le temps, s’occuper, essayer de ne plus y penser tant l’excitation était pressante, oppressante. Comment allait-il tenir aussi longtemps ? Ah oui,

nourrir Voroon. Vider sa gamelle puante. La remplir à nouveau après un rinçage rapide à l'eau chlorée communale... Bon, la boîte à croquettes était vide. René décida d'aller faire quelques courses. Il descendit les six étages sans ascenseur, l'esprit parcouru par des allers et retours de Verts, en attaque, sur la défensive, taclant, shootant, bondissant. Attention, « Mars attaque » ! Les petits hommes verts sont de retour ; et dire qu'il y a peu, les dirigeants vendaient la pelouse sacrée du stade par petites mottes de vingt centimètres carrés pour renflouer les caisses du club. René n'avait pas hésité, alors. Il avait acheté son lopin de terre promise. Précautionneusement empotée, nourrie et fertilisée, la portion d'humus et de gazon avait survécu au temps de la dépression, et aujourd'hui servait d'herbe à chat à Voroon !

René revint en courant, rapportant une bouteille de bière ambrée, une boîte de rillettes du Mans, dont la date d'expiration était dépassée, un camembert à prix réduit, et une boîte de délice au foie de volaille pour son petit démon préféré. Voroon miaula de plaisir alors que René lui préparait son festin. La terrine pour félin lui avait coûté presque aussi cher que le reste de ses achats. Bref, à son tour, il se mit à table. Sur la table basse chinoise, il étala ses vivres : les rillettes du Mans qui avaient largement fait plus que les vingt-quatre heures, le camembert qui sentait l'ammoniac, sur la surface duquel l'emballage restait en partie collé, incrusté, sans oublier les soixante centilitres de bière houblonnée aux reflets de cuivre. Miam, miam ! exulta René.

Il mangea goulûment, tandis que de la cuisine parvenaient à son oreille les ronronnements de Voroon. Il mangea rapidement, un œil toujours rivé à son téléviseur encore éteint, la télécommande à portée de main. Sous le poste de télévision,

l'horloge incorporée donnait le compte à rebours, seconde après seconde. L'heure décisive approchait...

Soudain, 20 h 30 : il était temps de se plonger dans l'ambiance. Déjà, les deux inamovibles du P. A. F. sportif commentaient l'événement, l'étudiaient en projection, en tiraient les oracles, prédisant la victoire pour le vainqueur et la défaite pour le vaincu. Lens face à Saint-Étienne. Un bonheur toujours renouvelé, au rituel immuable ; car, tant que la terre serait ronde, le ballon rond ferait courir les hommes à sa surface. Métaphysique et religieuse, la rencontre résonnait des cris d'ivresse des supporters. René aussi y allait de ses « allez les Verts ! », « allez les Verts ! ». Ils n'étaient pas encore sur la pelouse. On les attendait, on les appelait, on les précédait et acclamait dans le triomphe futur qui allait être le leur. Et puis, René retint son souffle : on annonçait l'équipe...

Un bruit strident résonna ! On sonnait ? non pas le coup d'envoi, mais à sa porte ! À son interphone. René mit le son de la télé en veille, se leva pour faire face à l'agresseur, au malotru. C'était tellement incongru, inacceptable qu'on vînt le déranger en pareil moment que, désarçonné, il ne trouva rien de mieux à faire que d'aller répondre.

« Qui ose ? hurla-t-il, mauvais.

— C'est moi, répondit une voix intimidée ; c'est moi, Max.

— ... Max ?

— Oui, c'est bien moi ; cela fait longtemps qu'on ne s'est pas vu, mais si je te dérange je pourrais repasser plus tard ?

— Non, heu, oui ; merde ! Qu'est-ce que je raconte ? »

Et, dans la précipitation de son incohérente réponse, René appuya par erreur, et contre sa volonté profonde, sur le bouton qui libérait la gâche électronique du sas ! Max pénétra aussitôt dans l'immeuble...

Et merde ! lâcha René, épouvanté pour son match. Bon, je l'expédie et on n'en parle plus !

Mais lorsque Max parut au seuil de sa porte, tout de noir vêtu et un crâne sous le bras, l'univers de René bascula à travers cette image dévorante. La personnalité du chef lui en imposa et il recula, machinalement, lui ouvrant par là même le chemin de son intérieur.

« Je ne te dérange pas, j'espère, demanda Max sans attendre de réponse. Tu regardais la télé ?

— Euh, non, c'est rien ; juste un petit match de foot sans intérêt. Tiens, voilà, j'éteins. »

Heureux réflexe de dernières secondes, la télécommande en main, René ne capitula point totalement et biaisa en mettant seulement en veille. Il invita aussitôt Max à s'asseoir dans le grand fauteuil fané, ce qui plaçait son invité pratiquement dos au poste. Fulgurant, le complot prit immédiatement forme dans l'esprit de René : dès que son hôte se serait installé, il rallumerait subrepticement la télé ; aucun risque d'éveiller son attention, car il avait préalablement coupé le son. Faussement attentif aux propos de Max, il pourrait toutefois d'un œil distrait reluquer le match.

« Je te sers quelque chose ? demanda René en diversion alors que d'un geste adroit il redonnait vie aux petits hommes verts à l'écran.

— Non, je te remercie, ça va aller.

— Tu es bien installé ?

— Que tu es prévenant, mon ami ! Je peux t'appeler mon ami ?

— Oui ! Tu peux ; mais ne bouge surtout pas ! Enfin, je voulais dire que tu peux rester assis aussi longtemps que tu veux. Mon fauteuil est ton fauteuil, voilà.

— Merci. Sache que cela me va droit au cœur. Vois-tu, en ce moment, je ne vais pas très bien... »

René louchait vers son match : il regardait aussi longtemps et discrètement que possible les petits hommes verts, avec Casino sur le maillot, courir au But adverse...

« ... et le réconfort que l'on trouve auprès d'un ami, c'est une chose inespérée et rare... »

— Oh, merde ! Ah, le con ! Il a bien failli...

— Pardon ?

— Non, non, rien ; c'est Voroon qui essayait de griffer le fauteuil. Non, non, ne te retourne pas !

— Pourquoi ?

— Il fait son intéressant. Surtout, faut pas lui donner la réplique. C'est ça, vilain, vas dans la cuisine ! File !

— Je te disais, René, que je t'apprécie beaucoup... Tu m'écoutes ? On dirait que tu ne m'écoutes pas vraiment.

— Tu te fais des idées, Max. Mes oreilles sont toutes grandes ouvertes à ton propos. Le truc, vois-tu, c'est que mes yeux ont du mal à se synchroniser avec mon audition. Je sais, c'est un peu troublant au début. Mais tu vas très vite t'y habituer. L'astuce, c'est de ne pas suivre mes yeux. Tu comprends ? C'est une question de parallaxe, en somme.

— Bien, bien, si tu le dis. C'est assez déconcertant. Quoique venant de toi je dois m'attendre à tout. Alors, c'est d'accord, je ne suis pas tes yeux, c'est ça ?

— Oui, si tu veux bien... »

Max reprit le fil de sa conversation... Un tir courbe trompa le gardien lensois, mais le ballon devait ensuite rebondir fortuitement contre la barre transversale. C'était une occasion en or, en Sang & Or, qui s'évanouissait. René avait dans l'action fait un bond en l'air. Max le dévisagea. Son propos, anodin en

la circonstance, ne se prêtait pas à une telle démonstration. René se rassit doucement, observant Max l'observer.

« René, je suis troublé. Depuis le début je suis troublé... Tu ne dis rien... Ce mélange d'impassibilité et d'hyper sensibilité en toi me trouble. Qui es-tu, René ? D'où viens-tu ? Mais il est trop tard, maintenant, pour nous retrouver...

— ... Tu disais ?

— Je crois que je vais te laisser. Je vois qu'on n'accroche pas, qu'on n'accrochera jamais ensemble. J'y avais cru : une dernière fois, me suis-je dit, va le trouver. C'est là qu'est l'ami. Mais l'ami est d'un autre monde, d'un monde au-delà de notre lot de souffrances. Telle l'énigme, tel le sphinx, René défie les hommes, repousse leurs avances, se refuse à leur bonheur...

— Oui, oui, c'est ça, vas-y, vas-y ! Tu y es presque... Shoote, shoote ! Et merde, qu'est-ce que tu attends, grand nigaud ?

— René ? Qu'est-ce à dire ? À quoi joues-tu ?

— Au foot, pourquoi ? Enfin, je voulais dire... je voulais parler de... de foot. Tu aimes le foot, toi ?

— Le foot ?...

— Oui, tu dois connaître : ce sport où l'on doit tirer au but.

— Ah, voilà que je comprends tout. En fait, tu savais depuis le début : mes inclinaisons, ma posture... Tu as joué les innocents, et voilà que ce soir tu me proposes de tirer au but ! Mais c'est de l'ami dont j'ai besoin, René, de son réconfort, de sa sensibilité ; pour l'amant, il est déjà trop tard. J'en suis désolé, on s'est raté. Adieu, René... Adieu.

— Eh, Max, t'en vas pas, c'est la mi-temps, on va pouvoir discuter...

— Non, René, il est trop tard... »

Max, avec des gestes lents et solennels, s'empara du crâne qu'il avait apporté et le posa au centre d'un échiquier après en avoir débarrassé les pièces.

« *To be or not to be ? That is the question*, s'empressa de commenter René, tout joyeux. Ça, je connais, c'est *Hamlet*. J'suis fortiche, hein ? »

Max le regarda, désesparé, leva les yeux au ciel, vit la poutre qui pendait du plafond, et s'en fut...

« Eh, le Stéphanois, 3-0 dans ta gueule ! lança Jo à la face de René le lendemain matin au bureau.

— M'en parle pas, répondit le supporter désabusé des Verts...

— Et un, et deux, et trois-zéro ! Et un, et deux, et trois-zéro ! Et un, et...

— Allez, arrête ! Ca suffit, non ? On ne va pas repasser tout le match au ralenti. C'est fait, c'est fait. Et puis, il y aura un match retour. Et là, peut-être que tu fanfaronneras moins. Enfin, pourvu que pour ce coup d'envoi Max ne vienne pas m'emmerder.

— Comment ça, Max ? sursauta Jo. Il est venu te voir chez toi, hier, en plein match ? Tu en as profité pour lui causer, au moins ?

— Lui causer... t'en as de bonnes, Jo ! C'est que j'ai rusé pour ne pas rater le foot. Et puis, il est parti trop vite. Pour tout te dire, je n'ai rien compris. Il a vu tes poutres, enfin, je voulais dire mes poutres, et il a fui ! C'est pas banal, ça, l'effet qu'elles produisent.

— Et tu l'as laissé partir sans une explication, sans un mot. On fait quoi, nous autres, maintenant, avec un zombie pour chef ?

— Un zombie, répéta René. C'est quoi, un zombie ?

— Quelqu'un qui est là sans être là, en ce qui concerne le sens du mot dans ma phrase. Mais un zombie, pour les Vaudous, c'est un type qui sort du tombeau, un mort-vivant. Thriller, de Mickael Jackson, ça te dit quelque chose ? Le clip, tu vois ? Tous des zombies.

— Ah si, je vois ! Même que je comprends mieux maintenant pourquoi Max a déposé un crâne avant de partir. C'était pour m'expliquer son problème de zombie.

— Oh là, René ! Qu'est-ce que tu racontes ? Un crâne ? Quel crâne ?

— Un crâne : une tête de mort, quoi.

— Mais, mon pauvre ami, c'est super grave, là ! Et toi, t'as pas capté, t'as pas tilté. Mais, merde, fallait qu'il te le dise comment, qu'il allait se suicider ? En se pendant sous tes yeux ?

— Non, là, tu exagères, les poutres n'auraient pas supporté son poids.

— Tu es un monstre, René ! Mais il n'est peut-être pas trop tard. Tu sais où il crèche, le Max ?

— Euh... oui.

— Allez, on y fonce.

— Mais, Jo, le boulot ? On ne peut pas quitter comme ça le boulot. Faut au moins prévenir notre chef.

— Eh bien, quand on l'aura retrouvé, on la lui demandera, la permission, andouille ! »

Les deux fonctionnaires déserteurs se ruèrent au parking du sous-sol pour récupérer la super-cinq de Jo. Son pot customisé pétarada. À fond sur le champignon : les pneus laissèrent une partie de leur revêtement en une courte traînée noire sur le sol...

« Putain, elle arrache, ta caisse ! s'exclama René collé au fauteuil, les mains encore empêtrées à essayer de boucler la ceinture de sécurité.

— Y a pas de temps à perdre. Pourvu qu'il ne se soit pas fait un hara-kiri rageur à la Mishima ou un pendouillage définitif comme feu Ian Curtis...

— Eh, fais attention ! Le feu rouge ! La petite vieille !

— Rien à foutre. Préviens juste si tu vois des flics.

— Je te promets que je ne leur dirai pas que tu as grillé un feu.

— Tu vas la fermer, non ? Je pilote, moi ! Ne bousille pas ma concentration avec tes remarques à la con. Si on en est là, c'est de ta faute. S'il est mort, je te pète la gueule, tu m'entends ?

— Bon, OK, accélère. Il est sûrement secourable. Il te le dira, lui, que ce n'est pas la peine de me casser la figure.

— René, tu es vraiment trop naze... »

La voiture tourna en accusant de la gîte, à tel point qu'un enjoliveur prit la tangente... Une ligne droite fut ensuite engloutie, au terme de laquelle Jo pila. René en eut le poitrail cisailé.

« Par où, maintenant ? À droite ou à gauche ?

— À gauche... », siffla René le souffle court.

La super cinq repartit en un bond sur la gauche...

Au final d'un dédale de rues parcouru à toute berzingue par le petit bolide, Jo et René parvinrent devant le perron du pavillon de leur chef. Jo sauta hors du véhicule et courut en direction du porche, actionnant rageusement la cloche.

« Eh, Jo, doucement, expliqua avec retard René, la mère de Max est souffrante...

— On vient sauver son fils, ça devrait l'intéresser, non ?

— Si tu le dis...

— Eh, oh ! Y a quelqu'un ? » hurla Jo.

Une vieille dame au visage tout fripé, la conjonctivite rivée aux deux yeux, entrebâilla. Elle leur expliqua que son cher fils, le pauvre garçon, avait fait une effroyable chute dans l'escalier cette nuit ; qu'il avait été emporté par le SAMU à l'hôpital proche d'Avicennes dans un état critique ! Et là, elle chiala.

La porte refermée, René se retourna vers Jo :

« Tu vois, il ne s'est pas suicidé. Il a juste fait une malencontreuse chute. Quand je pense que tu le voyais déjà mort, la corde au cou ou le couteau dans le ventre. Vraiment, tu as l'art de tout dramatiser.

— Alors pour toi, une chute dans les escaliers, c'est de l'ordre du remède, de la cure de jouvence ! Tu te payes ma tête, ou quoi ? Allez, on fonce à l'hôpital.

— Pour quoi faire ? On n'est pas médecin.

— Et qui va nous le rédiger, notre petit mot d'excuse pour l'absence de ce matin, rétorqua Jo d'un ton narquois à l'attention de René.

— Ah, non, pas l'hôpital ! Je préfère encore le cimetière aux hôpitaux. C'est si angoissant, les hôpitaux. Non, Jo, tu ne peux pas me faire ça... »

Jo agrippa le récalcitrant par le col et le fit grimper de force dans la voiture. Avicennes pour objectif, ils repartirent sur les chapeaux de roues...

Sur place, Jo se rua aux urgences, René accroché malgré lui à ses pas. Des portes automatiques transparentes et liserées de rouge s'entrouvrirent à leur approche... Jo visa l'accueil, marqua une courte pause en croisant le regard bleu interroga-

teur de l'infirmière de garde, louchant au passage sur ses *roberts* qu'une blouse échancrée laissait entrevoir.

« Messieurs ?

— Euh... oui, se reprit Jo. On voudrait voir Max.

— Non, non, gémit aussitôt René tout en flanchant sur ses jambes.

— Votre ami se sent mal ? demanda l'infirmière à Jo.

— C'est rien, il fait son cinéma. On vient pour Max, un gars qui a été admis cette nuit après une chute d'escalier.

— Vous êtes de la famille ?

— Non, nous sommes des collègues de travail. C'est notre chef.

— Votre chef ?

— Oui, bafouilla René, on a besoin qu'il nous signe un justificatif d'absence. Vous savez, dans la fonction publique, ils ne plaisantent pas avec ça.

— Je vois, répondit l'infirmière l'air indigné. Cependant, il faudra attendre pour qu'il s'explique sur son absence au travail, car il est actuellement sous assistance respiratoire...

— Non, vous vous trompez ; comme c'est amusant, la reprit René, le mot d'absence n'est pas pour lui, mais pour nous. Voyez-vous, c'est Jo qui a insisté pour qu'on s'assure que Max ne s'était pas suicidé. Il a de ces craintes infondées. Pour ça, on est rassuré. Mais là, du coup, on s'est mis en défaut face à notre administration et faut que Max nous couvre de son autorité. C'est pour ça que si vous pouviez, dès qu'il ira mieux, lui arracher un petit mot qui nous disculperait et nous l'expédier à l'Hôtel des Impôts, ça nous arrangerait drôlement.

— Ça va pas ! s'interposa Jo en collant une taloche à René.

— Bon, messieurs, s'il vous plaît, c'est un hôpital, ici.

— Que se passe-t-il ? s'enquit un médecin au détour d'une porte, que des bruits insolites avaient attiré dans le hall.

— Professeur Bloche ! sursauta l'infirmière, soulagée. Ces messieurs se querellent au sujet d'un dénommé Max.

— Ah oui, Max. Le pauvre garçon, concéda le médecin. Vous êtes de la famille ?

— C'est une manie, s'emporta Jo. Non, nous sommes des collègues de travail.

— Je vois, je vois, se parla comme à lui-même le carabin. Bon, suivez-moi. »

Jo et René se regardèrent un instant, interdits, puis se décidèrent à suivre le médecin qui obliqua vers une salle d'attente, un peu à l'écart.

« Bien, reprit le médecin, on peut dire que vous êtes des amis de Max... »

— Euh, oui, répondit bêtement Jo. Enfin, surtout René, à vrai dire.

— Déontologiquement, je suis tenu de vous avertir, déclara sentencieusement le professeur Bloche, qu'il en va de votre santé. À cet effet, un service de l'hôpital est à votre disposition pour un dépistage ; si vous le souhaitez, et je vous y invite vivement, vous pouvez dès ce matin vous assurer de votre séronégativité. Je sais, c'est un peu rude comme entrée en matière, mais l'expérience me fait penser qu'il vaut mieux être direct que biaiser.

— C'est-à-dire ? demanda à se faire traduire René.

— Que votre ami Max a le Sida, et que sa chute d'hier soir est due à l'état d'extrême fatigue de son organisme. Maintenant que vous vous êtes fait connaître, il est de mon devoir de médecin de vous informer. Vous pouvez avoir été contaminés. Je sais, le cas échéant, qu'il n'est pas facile d'ac-

cepter l'existence de la maladie, surtout celle-ci, mais il faut vous tenir prêts à recevoir les soins nécessaires si la thérapie l'exige. »

À l'évocation de piqûres, de cathéters, de compresses et d'odeurs d'éther, René tourna de l'œil, s'effondrant sur le carrelage blanc de l'hôpital...

Une semaine plus tard, les employés de l'Hôtel des Impôts du 9-3 eurent la désagréable surprise de découvrir, collé au-dessus du bouton d'appel de l'ascenseur de service, un faire-part de décès. On y annonçait en caractères noirs sur fond blanc, avec une bordure grise estampillée d'une croix, la mort de Max.

Ce matin-là, Jo et René se présentèrent en même temps à l'ascenseur. Ils découvrirent les mots qui, sans appel, rappelaient qu'un vivant de leur connaissance était mort. Contrarié, Jo fit une grimace. René appuya sur le gros bouton carré qui s'illumina. Ils montèrent tous les deux dans l'ascenseur et furent emportés dans les étages...

« Il est libre, Max, mort d'avoir trop chevauché les licornes, ironisa Jo.

— Ah ben, mince ! ça alors, je ne savais pas que l'homosexualité était mortelle, lâcha René, pantois.

— Son VIH mutant lui a siphonné les lymphocytes T4 avant même qu'il n'ait eu le temps de se retourner. Tu peux être vexé : il ne t'a pas attendu pour faire ses cochonneries, le Max !

— Eh, Jo, je suis vivant, moi. Je n'ai jamais eu l'intention de participer à ses petits jeux mortels. Et puis les tests l'ont prouvé : tous les deux, on est *clean*.

— Mouais... En attendant, va savoir quel chef ils vont nous coller en remplacement de Max ! J'ose espérer que tu lui frotteras la paix, à celui-là. »

SOMMAIRE

Cédrick

Cédrick, jeune militant socialiste, chemise immaculée ouverte en V à la BHL sur sa poitrine imberbe, remplaça avantageusement le défunt Max.

Dès son arrivée, le bel inspecteur, à l'aura des droits de l'homme, suscita un intérêt prononcé chez la gent féminine de l'institution. Après avoir fait réunir tout le service pour une petite conférence improvisée, il prit soin d'expliquer qu'il n'y avait pas de chef, mais un ensemble de partenaires tous impliqués à divers niveaux dans la réussite du travail quotidien ; qu'il fallait dépasser le cadre formel hiérarchique tout en acceptant de jouer son rôle tel qu'il avait été défini par l'administration. En bref, comme le comprit aussitôt Jo, le chef voulait qu'on le perçoive comme un copain, mais qu'on le serve comme l'exige un chef, qu'on le tutoie, mais avec prévenance, qu'on discute beaucoup pour le faire mousser sur des thèmes accordés, mais qu'on ferme sa gueule dès qu'il prendrait la décision opportune.

Une journée de travail passa, durant laquelle chacun s'appliqua à incarner l'esprit si bien défini par le beau Cédrick. À tel point que nul n'osa quitter le bureau avant que le chef n'eût donné le signal du départ. Quand il se leva pour enfiler son blouson Calvin Klein, les secrétaires l'admirèrent s'en vêtir et l'imitèrent en enfilant leurs vestes Tati Chic. L'horaire fut dépassé de trois bons gros quarts d'heure supplémentaires. Du jamais vu ! Ah, comme l'exemple est bénéfique...

René se dépêcha d'aller prendre son bus pour rejoindre au plus vite son petit appartement. Il faut dire que Voroon était

habitué de la part de son maître à des horaires bien huilés. En l'occurrence, trois quarts d'heure de retard pouvaient représenter un véritable traumatisme chez l'animal.

Raide comme un piquet, René attendait avec impatience à l'arrêt du 288 le bus suivant. Il le guettait avec anxiété quand, sans respect pour les zébras, une voiture rutilante stoppa à sa hauteur. La vitre teintée à ouverture électrique de la 206 CC s'abaissa pour laisser apparaître le visage de play-boy de Cédrick :

« Fais le tour et monte, lança le conducteur. Vas-y, magne-toi.

— Heu, oui, oui... merci.

— Tu crêches où ? Attends ! Toi, c'est... René. C'est ça, non ?

— Oui, René Plantin ; en effet, c'est mon nom.

— En plein dans le mille ! J'ai épluché vos dossiers tout l'après-midi. Rassure-toi : en rien de l'espionnite, juste question de faire connaissance. Ça ne te choque pas ? Si c'est le cas, faut me le dire. C'est important de donner son avis.

— Non, non, ça ne me choque pas. C'est même très bien. »

La 206 CC filait. René en profita pour s'affaler un peu dans le siège en cuir noir et rouge du passager.

« Pas mal, hein ? commenta Cédrick pour René. Du vrai cuir, le modèle haut de gamme. Tu sais, j'ai dû en cracher des patates pour m'offrir ce petit bijou. Le top. En plus, vise un peu le levier de vitesse : bien en main, chromé, pour une conduite souple et nerveuse tout à la fois. Si tu savais la reprise que ça a ! Tu en restes collé à ton siège.

— Ah oui, je vois, c'est comme avec la super-cinq de Jo.

— Eh, tu te fiches de moi ?... c'est ça ?... Quel blagueur tu fais, René. Tiens, un peu plus je te prenais au sérieux. Tu m'as bien eu, la vache ! Quel déconneur, celui-là. La super-cinq de Jo... Trop fort. Quand j'y pense, j'imagine une matchbox ou une majorette au 1/72^e. La *tuture* au Jo. Je t'accorde qu'il a bien la tronche d'un ringard à se payer des pseudo-trips rallye au volant d'une R5 trafiquée. Oh, le gros nul. Putain, quelle équipe ! Et dire qu'on doit tous faire corps dans le boulot... Ah, vraiment, ta remarque m'a scotché. »

Parti sur sa lancée, Cédrick n'en finissait pas de se raconter...

« C'est ici, fit remarquer René à la vue de son immeuble. »

Cédrick freina, avisa qu'il restait une place libre juste en face de l'entrée et exécuta d'une seule main, la paume sur le volant et les doigts en l'air, un créneau magistral.

« Eh oui, mon pote, direction assistée... »

René descendit de la voiture en refermant soigneusement la portière derrière lui.

« Vous voulez monter prendre un verre ?

— Tu plaisantes, ou quoi ?

— Je m'excuse, je ne voulais pas vous obliger...

— Mais non, je veux bien le prendre, ce petit pot, mais cesse de me vouvoyer, gros bêta. »

Cédrick sortit à son tour du véhicule dont il verrouilla à distance les issues au plus grand étonnement de René.

Le code tapé et le porche franchi, l'Agent de constatation ou d'assiette accompagné de son chef entamèrent l'ascension de la cage d'escalier...

« Putain ! Il n'y a pas d'ascenseur, dans ton HLM ? se plaint Cédrick.

— Non. C'est vrai que ça manque un peu. Le syndic a bien proposé de faire aménager l'immeuble pour en installer un, mais ça impliquait des travaux énormes ; et puis, les charges de copropriété auraient explosé.

— T'es proprio ?

— Oui, par héritage de mon tonton Félicien.

— Putain, comme c'est ringard, ce prénom. Ça pue *Loft Story 2* à plein blaze.

— On est arrivé.

— Laisse-moi deviner... C'est la porte en face.

— Gagné ! Mais il n'y avait qu'une chance sur deux de se tromper. La porte à droite, c'est mon voisin, Rosenberg.

— Ce n'est pas du hasard, Monsieur Plantin, insista Cédrick, c'est de la déduction.

— Ah bon ?

— Tu n'es pas juif, à ce que je sache ?

— Non, pourquoi ?

— Parce que sur le montant de la porte de droite, il y a un mezuzza.

— Un quoi ?

— Un étui dans lequel est rangé le décalogue.

— Le quoi ?

— Les dix commandements, banane !

— Et ça fait de lui un juif ?

— Oui, monsieur. T'es pas finaud. Tiens, par exemple, son nom, Rosenberg, ça sonne ashkénaze.

— Ah, ça, je le lui ai dit, qu'il y avait une faute d'orthographe à son nom ; en collant l'étiquette sur sa boîte aux lettres, à Rosenberg, ils ont mis un n au lieu d'un m ; devant un b dans un mot, on met toujours un m, n'est-ce pas ? Ah, ça, l'orthographe, ç'a toujours été mon fort.

- La remarque a dû le scotcher... Bon, on entre ?
- Je ne suis pas sûr que ça lui fasse plaisir. Depuis l'histoire du m, on est un peu en froid.
- Mais non, pas chez lui, chez toi ! »

René sortit son trousseau de clefs et introduisit dans la serrure l'objet adéquat ; sa vertu apéritive opéra et la porte fut ouverte.

« ... Ça pue la pisserie de chat.

— Ah oui, faut que je vous... euh, que je te présente Voroon ; il est adorable. Là ! Zut, il vient de filer sous la commode.

— Laisse tomber, j'aime pas les chats. »

René installa Cédric dans le fauteuil aux roses fanées et tout lacéré de son salon réduit.

« Qu'est-ce que je vous... je te sers ?

— Un whisky-coca, pour moi.

— Euh, je n'ai pas ça... une Kronenburg, à la place ?

— Allez, va, donne-moi une Kro ; franchement, qu'est-ce que tu peux faire prolo, par moments ! »

René alla chercher à la cuisine deux bières. Pendant ce temps, Cédric jeta un coup d'œil circulaire au salon. À son plus grand étonnement, il découvrit un aquarium imposant, mais vide, une poutre récalcitrante en suspension dans les airs, et, présage plus étrange encore, sur un échiquier, un crâne encadré de deux bougeoirs en argent aux cierges entamés !

« Elles sont toutes fraîches. Elles sortent directement du frigo, annonça fièrement René. Y a même pas besoin de décapsuleur : une simple pression des doigts, et hop, c'est ouvert !

— Mon frère, approche-toi, déclara tout guilleret Cédrick en se redressant du grand fauteuil.

— Oui ?... »

Cédrick en deux enjambées couvrit la distance qui le séparait de René, et l'étreignit. Les bras plaqués le long du corps, les bières encore en mains, René se retrouva tout entier captif. Cédrick en profita alors pour lui susurrer à l'oreille des mots doux incompréhensibles et lui faire les attouchements de rigueur. Tout à coup, Cédrick se détacha de lui, contrarié :

« Tu n'en es pas ?

— Non, se risqua à répondre René, inquiet de la tournure des événements.

— Et sur le damier, là ? Le crâne d'Hiram avec Jakin et Boaz !

— Non, ce n'est pas celui d'« Irame », c'est celui de Max ; enfin, non, ce n'est pas le sien ; enfin, c'est tout comme ; oui, il est mort, ça c'est sûr ! enfin, le gars du crâne aussi, je suppose. Je ne savais pas que vous... que tu le connaissais ; enfin, pas Max, « Irame », comme vous dites, enfin comme tu dis. Ah, mais vous... tu, toi... tu connaissais peut-être Max, alors ?

— Max ?

— Oui, Max ; vous êtes... tu es son remplaçant aux impôts.

— Il s'appelait Max. Non, je ne l'ai pas connu. Bon, je crois que je ne vais pas tarder, maintenant.

— Mais, votre bière... enfin, ta bière ?...

— Je te la laisse. J'avais oublié un rencard super important. Salut.

— À demain... »

La porte claqua et René se retrouva seul... Voroon miaula : il avait faim.

Le lendemain matin, au Centre des impôts, alors qu'il arpentait les couloirs, René se retrouva nez à nez avec Jo, lui, l'air bougon, les poings sur les hanches, bloquant le passage.

« Je vous ai vus ! lança Jo. Hier en fin de journée, à l'arrêt du bus : tu es monté dans sa bagnole, non ? Tu ne vas pas remettre ça avec Cédrick !

— Ah, m'en parle pas...

— Comment ça ?

— Je te jure que je n'ai rien fait ; je lui ai juste proposé de monter boire un petit verre puisqu'il avait eu l'amabilité de me reconduire chez moi. Et puis voilà, tout a dérapé : il a commencé à me tripoter, et puis voyant que je n'en étais pas, il est parti en claquant la porte.

— Mais, ma parole, tu les attires !...

— Attention, fais gaffe, le voilà qui rapplique... »

Tout sourire, Cédrick s'approcha :

« Messieurs, bien le bonjour. Ah, Jo et René en grande conversation. Je suis sûr que vous parliez voitures. Me trompé-je ?

— Non, non, balbutia Jo, en effet, on parlait voiture, de votre... de ta voiture.

— C'est l'épate, je sais, concéda Cédrick. Je crois savoir que René ne s'en est pas encore remis de mes fauteuils en cuir. »

Jo jeta un regard oblique et noir en direction de René.

« Allez, Jo, ne sois pas jaloux, intervint à propos Cédrick ; tout le monde ne peut pas rouler en CC. Et puis, René m'a parlé de ta caisse. À ce qu'il paraît, c'est un véritable petit "tonnerre mécanique".

— Et elle glousse, en plus, la grande folle, marmonna dans sa barbe Jo, la colère lui montant comme une mauvaise bile. Bon, j'ai du travail qui m'attend. Je vous laisse...

— Je crois savoir : je l'ai blessé en me moquant de sa Super 5, expliqua Cédric à René après le départ de Jo.

— Ce doit être ça.

— Et toi, René, pas trop fâché pour hier soir ?

— Euh, non, c'est juste une question d'appréciation ; enfin, ce que je voulais dire, c'est que l'on ne peut pas juger ce que l'on ne connaît pas bien. Ton approche de... de l'homme est déconcertante pour une personne non initiée. Tu vois ce que je veux dire ?

— Très, très bien. Je ne te blâme pas, bien au contraire. Tu sais, tu es plus vif et plus intelligent que ne le laisse à voir ta physionomie amorphe. J'aurais juré que tu en étais, vraiment. À ce propos, je peux t'assurer que tu en sais beaucoup plus sur le sujet que bien des gens. Tu as parlé avec raison d'approche de l'homme, d'humanisme, en somme. “Aux mots justes, un cœur pur”, comme nous disons entre frères. Maintenant, j'en suis certain : tous ces signes précurseurs augurent du meilleur. Pour tout te dire, je ne désespère pas de te voir prochainement en “tenue blanche”. Ensuite, avec un parrainage comme le mien, tu seras introduit plus vite que tu ne penses cela être possible.

— Mais, mais, je ne suis pas pressé. Cela mérite réflexion. Il me faut prendre un peu de recul. Tout ça va trop vite, beaucoup trop vite.

— Ah, vraiment, René, tu es exceptionnel. Cela prouve que tu n'es pas un arriviste. Les gens sont d'ordinaire si pressés de sauter sur l'occasion que l'on peut s'interroger sur leurs

véritables intentions. Mais là, vois-tu, je ne puis douter de ta vertu. »

Quand René quitta Cédric pour rejoindre son poste, le mot « vertu » résonnait bizarrement dans sa tête ; il ne parvenait plus à le faire coïncider avec aucune définition connue du terme. À quelle secrète valeur, à quelle héroïque attitude se rapportait cette mystérieuse vertu décernée par Cédric ? Qu'on le distinguât de la sorte sans qu'il en comprenne le mérite rendait René perplexe. Songeur, il rejoignit son bureau. Il s'y installa, triant machinalement ses stylos, refaisant telles qu'elles étaient les piles de dossiers posées à la surface de son quadrilatère de travail. Une dose indigeste d'incompréhension pesait sur son esprit toujours en quête d'une traduction valable du mot vertu. Fallait-il se résoudre à considérer l'homosexualité comme une vertu cachée ? Alors pourquoi, selon les propres termes de Cédric, ceux qui sautaient sur l'occasion, n'étaient-ils pas dignes de confiance ? Quelque chose achoppait.

Toute sa journée de travail s'en trouva contrariée. À aucun moment, René ne put rassembler les ressources intellectuelles nécessaires pour mener de front deux combats : celui de l'administration qui imposait une scrupuleuse rigueur dans toutes les démarches, et celui qui, vicieux, autour du mot vertu, rendait sa pensée volubile et caduque.

René rentra chez lui harassé... Il se coucha, oubliant de manger et de nourrir Voroon, dormit mal, s'évertuant jusque dans les profondeurs du sommeil à trouver un sens à la contradiction, se réveilla avant le lever du jour, et repartit aussitôt au travail.

À peine arrivé, n'y tenant plus, il se mit en chasse de son chef. L'heureux homme, certainement moins déphasé, devait

encore dormir à l'heure qu'il était. C'est alors que René réalisa que les locaux étaient vides et qu'à ses côtés se tenait, des bâillements lui agrandissant la bouche, le gardien des lieux, auprès de qui il avait exigé que le passage lui fût ouvert.

« Je vous l'avais dit, confirma le Cerbère, à cette heure-ci, tout le monde dort. En vous voyant arriver, j'ai bien cru un moment que l'heure d'été avait sonné sans prévenir. Mais j'en suis certain, maintenant, l'heure d'ouverture des bureaux ne retentira pas d'ici avant deux bonnes heures. Excusez-moi, mais je vais aller me recoucher... »

René prit place à son bureau. Il contempla un long moment la vacuité de l'endroit, puis se fixa l'horloge comme point de repère fiable, attendant, médusé, la venue de ses collègues.

Lorsque le premier zélé fonctionnaire pointa le bout de son nez dix minutes avant l'heure requise, René sortit de son hébété-tude. Les deux hommes s'observèrent, incrédules. Ils se saluèrent et se quittèrent du regard. À l'autre bout du couloir, la sonnerie d'étage de l'ascenseur signala l'arrivée d'une nouvelle fournée de collaborateurs... Des échanges de voix, des bruits de pas résonnaient avec ampleur tandis qu'à l'horloge neuf heures s'affichaient. René avait comptabilisé les passages sans toutefois repérer son chef. Malgré l'impatience le travaillant, l'Agent de constatation dut attendre 10 h 30 avant que Cédrick n'apparût. À peine ce dernier eut-il posé ses affaires qu'un de ses subordonnés se jetait sur lui :

« Oui, René?... Qu'y a-t-il ?

— Oh, Cédrick, comme je suis heureux de te voir enfin !

— Allons, allons, ne soyons pas à cheval sur les horaires...

— Ah, ne m'en parle pas, je suis complètement décalé, aujourd'hui.

— Bon, René, si tu es arrivé en retard, ce n'est pas grave. Regarde un peu à quelle heure je me pointe. Mais c'est bien de ta part de me dire tes erreurs, tes petits manquements ; ton honnêteté t'honore, vraiment. À ce propos, je me dis que si je peux te faire confiance, il n'est pas certain que ce soit le cas avec tout le monde, ici. Vois-tu, d'autres ont dû arriver en retard, comme toi, n'est-ce pas ? Et combien sont venus m'informer de l'entorse faite au règlement ? Je te le demande.

— Aucun, en effet, car ils sont tous arrivés à l'heure, je peux te le certifier.

— Mais comment peux-tu le savoir si tu es arrivé à la bourre ?

— Euh... c'est que...

— Tu es trop sympa, René. Faut pas couvrir tes petits camarades, ça ne les aide pas à progresser, mais à régresser. Il faut savoir être ferme, par humanisme, justement. Cet humanisme dont nous avons parlé hier, il réclame tout sauf de la faiblesse. Il exige, au contraire, vigilance, sévérité et rétribution. Sévérité envers les contrevenants, rétribution pour les méritants, et dans tous les cas, vigilance. Et qui dit vigilance dit... surveillance. Je sais, le mot a mauvaise presse, mais que diable, comment faire sans ?

— Bien sûr.

— Bon, je suis très content que tu acquiesces, car sans ton aide je ne pourrai pas relever le défi lancé par ce service, dont j'ai la lourde responsabilité. Alors, René, il faut que tu deviennes sycophante.

— C'est que je ne suis pas un expert en psycho...

— Non, c'est très simple, tu vas comprendre. Oublie ce mot savant qui t'impressionne. Il suffit simplement que tu sois mes yeux et mes oreilles.

— Tes yeux et tes oreilles ?

— Oui, et c'est capital. Pense donc que lorsque je suis là tout le monde s'acquitte convenablement de sa tâche, mais dès que j'ai le dos tourné, c'est évident : ça doit tirer au flanc. Pire, on doit médire, saboter le travail, passer outre les consignes, mettre sur le compte d'autrui ses propres fautes, que sais-je encore de ce que le vice peut admettre et faire commettre ! Et tout ceci est proprement inacceptable.

— Sans nul doute...

— Alors, René, il n'y a plus d'autre choix, pour que règne la vertu par la correction du vice : il faut que tu deviennes l'instrument de la rédemption de tes collègues. Pour le service, pour leur bien le plus éminent, tu dois te sacrifier. Rapporte-moi tout ce que tu vois et entends, afin qu'en toute justice je puisse ensuite rendre meilleur notre travail quotidien. Le veux-tu ?

— C'est que... oui, certainement, je le veux ce meilleur pour nous tous dont tu parles. Mais le procédé m'étonne un peu. N'est-il pas déloyal de...

— Oh, René, je ne parlais pas vainement de sacrifice. Car c'est bien d'un sacrifice qu'il s'agit. À l'évidence, tu as compris qu'il fallait te rabaisser pour pouvoir t'acquitter de cette mission. Oui, tu dois un temps épouser le vice afin que la vertu triomphe. Que crois-tu ? Que les grandes choses se font d'elles-mêmes ? Non, elles impliquent abnégation face au choix douloureux de l'action à mener et sacrifice de soi pour le bien public. C'est cela l'humanisme.

— Eh bien, si l'humanisme le réclame...

— Bravo ! Demain, pour te récompenser, je te ramène un livre au sujet de ce que tu sais. »

Et Cédrick fit un clin d'œil entendu à un René décidément perplexe.

En fin de journée, René quitta le travail la tête ailleurs, marchant machinalement, les idées encore plus embrouillées que le matin. Il s'arrêta au niveau du panneau du 288 ; déconfit et pantois, il fit halte. Un coup de klaxon strident l'arracha à ses pensées vagues.

« Eh, Ducon ! le railla Jo, tu montes ? Va, je te ramène chez toi, espèce de paumé ! »

Et tandis que René montait à bord de la cultissime Supercinq customisée, Jo continua sur le même ton :

« Putain, quel air de cornichon t'avais. Mieux, mieux que ça : tu tenais de la courge.

— Tu sais, vieille canaille, s'enhardit soudain René, que c'est la première fois en cinq ans que tu me proposes de me déposer en voiture !

— C'est qu'il faut que je te surveille, amigo !

— Tiens, toi aussi, Cédick t'a proposé d'être psycho-truc ?

— Putain, mais t'arrêtes jamais. C'est quoi encore ce mauvais trip avec ton Cédrick chéri ?

— Ah bon, tu n'étais pas au courant pour la surveillance ?

— Quelle surveillance ? Putain, je te parle pour déconner de te surveiller, et toi tu me fais flipper avec ton charabia à rendre parano.

— Je crois que je me suis trahi...

— Mais, merde, parle ! C'est quoi cette histoire de surveillance ?

— Ben voilà : Cédrick m'a demandé de surveiller toutes les personnes du service ; de lui rapporter tous vos dires et de

lui faire part de toutes vos incartades ; mais, attention, en tout bien tout honneur, car c'est pour votre bien, s'entend.

— Tu déconnes, ou quoi ?

— C'est sérieux, je t'assure. Il m'a chargé de cette mission ce matin même.

— Ah ben mon cochon...

— Tu ne lui diras pas que je t'en ai parlé, dis ?

— Quel gros porc, le Cédrick ! Putain, celui-là, on ne peut pas se permettre de le garder. Comme je regrette Max ! Lui, au moins, c'était pas un enculé.

— Je n'y comprends plus rien, lâcha René que la question de la définition de l'homosexualité laissait exsangue, intellectuellement parlant.

— On va lui rendre la monnaie de sa pièce à KGB-man, marmonna Jo avec hargne.

— Tu comptes faire quoi ? demanda l'apprenti sycophante.

— T'inquiète. On monte chez toi, tu m'offres une bière, et je t'expose mon plan ? OK ? »

Le lendemain matin, René, comme si de rien n'était, se rendit au travail. Sur le coup de dix heures, Cédrick arriva et convoqua aussitôt René dans son bocal, à l'abri des oreilles indiscrètes.

« Alors, sycophante, ton rapport ?

— Eh bien, pour commencer, en ce qui concerne les retards, j'ai noté que Jo est arrivé à 9 h 03 très précisément, et qu'Adelphe a largement outrepassé le quart d'heure de retard.

— Adelphe ?

— Oui, Madame Girardon-Lagache.

— Ah, la vieille !

— Oui, en effet, elle part en retraite à la fin de l'année.

- Bon débarras ! Quoi d'autre ?
- C'est que...
- Eh bien, quoi ? Pas de fausses pudeurs, René. C'est dur, mais c'est primordial. Alors, de quoi s'agit-il ?
- Ça date d'hier. Faut que je prenne mon petit carnet sur lequel j'ai tout noté.
- Excellente initiative, approuva son chef.
- Il s'est dit tellement de choses que pour m'en souvenir le calepin s'imposait.
- Oui, oui, c'est bien, mais j'attends toujours tes révélations.
- Ça y est ! Ah oui, à la cantine : assis dos au pilier, j'ai entendu de l'autre côté la conversation des dames. Certaines sont de notre service ; et là, mazette ! insista René en secouant la main.
- Alors, quoi ?
- C'est que c'est drôlement gênant...
- Bon, ça suffit, René ! Du cran. Pense au bien qu'on peut en retirer. Mission publique, mission sacrée !
- Dans ce cas, je m'incline. Faut dire qu'elles sont complètement dingues de vous toutes ces dames.
- Quoi ?
- Elles vous trouvent mignon à croquer.
- Tu te moques de moi ?
- Non, je t'assure que ce sont leurs propres paroles. Lis mes notes, si tu veux.
- Passe-moi ça tout de suite. »

Arraché des mains de René, le calepin virevolta dans celles de Cédric, qui se mit à lire fébrilement. Là, le jeune inspecteur découvrit que Monique, Ruth, Agathe, Brigitte et d'autres femmes mûres en pinçaient pour lui, et ce gravement. L'une

craquait littéralement pour son petit cul, l'autre adorait sa bouche en forme de trou de balle lorsqu'elle articulait des "o", la troisième se pâmait dans l'ascenseur après son passage où elle se shootait aux effluves de son after-shave, la quatrième rêvait de se faire prendre sauvagement aux toilettes jusqu'au descellement du lavabo, la cinquième avouait capturer des photos de lui en catimini à l'aide de son téléphone portable gadgetoïde, en faire des agrandissements et tapisser sa chambre en posters du beau Cédric. Mais ce n'était pas tout ! Accusant plus ou moins le choc, Cédric poursuivit. Le malheureux ne se doutait pas de la suite... Le pire arrivait. Certes, ces femmes hystériques l'idolâtraient. Qu'il fût pédé ou Don Juan, l'effet produit par une meute de poules en chaleur et quelque peu défraîchies devait être ravageur. Cédric eût pu se consoler en se disant que la seule jolie fille du service, Julie, une jeune stagiaire préposée aux photocopies, n'était pas citée, mais voilà, elle aussi entraînait dans la danse, et avec l'acharnement de quelle bête furieuse : la note suivante du carnet rapportait copieusement une conversation surprise à la machine à café entre Julie et Daytona, son homologue auprès du service de la direction générale. Julie crachait sur son chef, qu'elle ne pouvait pas blairer, le jugeant puant, faux et très con, de fait. La chose était claire, certes, mais elle s'enflait d'une pulsion sexuelle morbide : Julie déclarant que bientôt plus rien ni personne ne pourrait la retenir de couper les couilles de Cédric avec une paire de ciseaux chromés ramassée sur un bureau, de les jeter au sol et de les piétiner, de détacher ensuite sa queue, de laisser le mutilé pisser son sang, de rentrer chez elle avec le trophée, et, pour en finir, de faire revenir à la poêle cette grosse andouillette jusqu'à ce qu'elle dégorge !

Cédric devint livide. René, sans rien trahir de la combinaison, jugea tout de même que Jo n'y était pas allé avec le dos de la cuillère. Il observa toutefois que Cédric se trouvait presque soulagé de lire la suite, quand, frappé du coup de grâce, il ne sut plus comment départager l'horreur de l'abomination. Face à la crise aiguë de Julie sur le point de porter son attaque, Daytona rassurait son amie en lui révélant qu'elle n'en avait plus pour très longtemps à supporter son chef honni, ce dernier étant déjà sur la sellette et près d'être expédié à Trifouilli-les-Oies, tant il avait déplu en quelques jours au directeur général, Monsieur Damparre, dont le courroux légendaire, telle la foudre, claquait de temps à autre, ébranlant l'institution jusqu'au tréfonds de l'âme de certains de ses membres en la circonstance maudits. Avec Daytona, c'était la fin de course, la sortie de route, le crash effroyable dans la bordure bétonnée. Soulagement nauséux de Cédric : mort professionnellement parlant, il en savait néanmoins les attributs de sa virilité.

De son côté, Jo n'avait pas perdu de temps, mettant dans la confiance, malicieusement, Julie et Daytona ; invitant la première à jouer ostensiblement toute la journée avec une paire de ciseaux pointus, et proposant à la seconde de rendre visite à Cédric au nom du grand chef. Elles s'acquittèrent toutes les deux parfaitement de leurs rôles respectifs.

À peine René eut-il quitté le bureau de Cédric que Daytona apparut sur le seuil. Le regard noir et le visage fermé, comme si elle eut été l'incarnation de la réprobation, la jeune femme fit savoir abruptement à l'inspecteur abasourdi qu'il était convoqué pour le lendemain à dix heures pétantes chez Monsieur Damparre. À sa suite, Julie joua des ciseaux sous le nez d'un Cédric épouvanté. Il l'observait faire des passes

savantes de laïjutsu à quelques mètres de lui ; ne séparait alors la folie de la stagiaire du corps de l'inspecteur en danger qu'une vitre bien frêle laissant tout voir de la danse macabre de l'ustensile castrateur.

Le lendemain, au plus grand étonnement de René, mais à la satisfaction non feinte de Jo, ponctuée par les éclats de rire de Julie, Cédric ne vint pas au travail. On apprit plus tard qu'il était en arrêt maladie, pour surmenage.

René n'en revenait toujours pas que la ruse eût opéré. Mais pouvait-il savoir que Cédric, affilié au Grand Orient, avait renoncé à affronter la Grande loge de France en la personne du terrible Damparre ? L'intrigue du complot était plus vaste et plus riche que les comploteurs ne l'avaient conçue.

Un soir, en quittant le bureau, au moment de sortir du bâtiment administratif, René fut interpellé par le concierge, qui lui remit un colis. Celui-ci contenait le livre jadis promis par Cédric à son sycophante. L'ouvrage portait un curieux titre : *Initiation au compagnonnage*. Sur la couverture, deux hommes se tenaient par la main, vêtus de tabliers de cuisine bariolés !

Le livre reposait là, à plat, sur la table basse chinoise endommagée, énigmatique, étrange vestige du passage éclair de Cédric. René se remémora ce qu'il lui en avait coûté d'élaborer avec Jo le stratagème pervers qui devait conduire leur ancien chef à une fuite éperdue.

À l'image d'une Julie castratrice évoquée par un Jo gogue-nard, René avait par deux fois tourné de l'œil : les ciseaux virtuels virevoltants de la jeune stagiaire avaient aussitôt réveillé le spectre des diabesses de Sorayama, de même que,

souvenir inscrit au plus intime de l'inconscient familial des Plantin, la terreur rouge opérée sur l'oncle Félicien ! Mais, l'épreuve passée, il fallait en convenir, l'odieux Cédric s'en était allé.

Il ne restait plus qu'un livre, vestige auréolé de mystère, en lieu et place de son donateur disparu. À l'objet se résumait le caprice du destin. L'ouvrage n'en devenait aux yeux de René que plus mystérieux encore, et peut-être même était-il dangereux d'en parcourir la substance chargée d'éléments instables, capables de déstabiliser les fondements de la raison et du bon sens. Oui, certainement, il fallait se garder de l'ouvrir ! René fit, précautionneusement, le tour de la table basse, mettant dans la manœuvre de contournement une respectable distance entre lui et l'objet envoûtant... Il se rendit dans la cuisine pour faire un brin de causette à Voroon. Ce dernier ne semblait guère perturbé. René le servit copieusement en croquettes trois étoiles, pour minet gourmet.

Les jours passèrent, la défiance de René grandissant à mesure que croissait sa curiosité envers cet objet ; objet diablement captivant, formidablement repoussant, et, despote absolu, le pour avec le contre et le rejet avec la force de l'attrait, d'une irréductible présence. Présence à laquelle il ne pouvait plus échapper, tel un sortilège, tel un testament à trois têtes de Gorgones, telle la trace physique intangible du passage d'un homme par ailleurs effacé de sa vie.

L'objet, jour après jour, croissait en monstruosité. Et, alors même qu'il aurait dû le jeter, le brûler, en extirper l'infestation par un exorcisme vigoureux, René craqua. Il s'inclina avec bassesse, au moment exact où sa résolution la plus certaine

céda le pas à l'abandon le plus complet ; sa volonté de résister sombra face à l'appel dément du monstre d'encre et de papier.

Il ouvrit soudain l'ouvrage et en dévora des yeux les illustrations pour le moins curieuses ; il entrevit alors les secrets des nicolaïtes : une photo de carpette, dans la longueur du matériau de laquelle figurait un cercueil surmonté d'une branche d'acacia, entourée de dizaines de larmes noires sur fond gris. À l'intérieur du cercueil, l'illustrateur avait placé une tête de mort, un compas, une équerre, un maillet, un fil à plomb, une dédicace écrite en caractères hébreux, tandis que, sous une arche étincelante, apparaissait la représentation d'une Loge, avec son dallage noir et blanc, d'onyx et de porphyre, sa tenture noire et ses deux colonnes fondatrices. René eut un flash ! Son échiquier, ses deux bougeoirs, le crâne de Max, tout était là, identifiable et identifié, avec pour nom : Loge, Jakin, Boaz et, bien sûr, Hiram ! Tout s'éclairait, s'illuminait ! René venait de comprendre : l'homosexualité était un rite d'initiation à un univers secret appelé « compagnonnage maçonnique ». Et comme il n'aimait guère lire, il se contenta des images pour garantir et légitimer sa déduction épatante. On y voyait encore, sur un tablier dégoulinant d'ors brodés, un crucifix, vidé du corps du Christ, frappé en son centre d'une rose écarlate ; et là, au pied du calvaire, un pélican géant nourrissait de ses propres tripes dans son bec prodigieux une tripotée de petits affamés. René en eut un haut-le-cœur, passant vite à l'illustration suivante : des frères, sodomites accomplis, supposa notre admirable logicien, se tenaient par la main, les bras en V comme leurs écharpes alourdies de médailles ostentatoires. Le personnage central ressemblait à un Prince de l'Orient, un œil égyptien supplémentaire distinguant son front d'un éclat vermeil. « Quelle pompe ! » laissa

échapper René, admiratif, hypnotisé par tout ce clinquant de bazar ! Mais l'image la plus déroutante, la plus captivante, celle sur laquelle son regard s'arrêta jusqu'à ce que ses paupières s'alourdissent et voilent ses yeux, ce fut l'Arbre Séphirotique de la Kabbale. L'enchevêtrement étrange aux noms étranges du dessin le fascina. Il était converti à l'occultisme !

Le lendemain, la journée de travail à peine expirée, il se rua, non pas chez lui, mais à la bibliothèque municipale : il désirait ardemment en savoir plus sur cette kabbale. Une fois de plus, pas plus que Jules et Edmond de Goncourt, il ne trouva kabbale, mais Marx, Engels et Lénine à toutes les matières, à tous les rayonnages. René rebroussa chemin. Dépité, il rentra chez lui. Voroon l'accueillit en miaulant.

Le jeudi matin, au travail, René croisa Jo ; son collègue lui annonça avec enthousiasme que le service venait d'être doté d'un poste Internet ! Une réunion devait avoir lieu pour désigner un responsable de l'accès. Évidemment, Jo s'était immédiatement proposé, n'attendant plus de René que son assentiment et son soutien en vue de la réunion. Il comptait déjà les voix de Monique, sa digne épouse, de Julie, désormais pleine d'entrain au contact des idées de Jo, ce que Monique commençait à voir d'un mauvais œil, et de Madame Girardon-Lagache, qui, en retour, ne demandait qu'une simple chose : qu'on ne lui en parle plus !

Au grand étonnement de Jo, René hésitait à donner son aval, à lui signer un blanc-seing. Car notre homme identifiait parfaitement le profit qu'il pourrait tirer de l'outil et de son contrôle. Internet représentait la plus grande encyclopédie

jamais constituée et sa kabbale mystérieuse devait, elle aussi, résider au cœur de la toile. De plus, et là le cerveau du Plantin tournait à plein régime, sa quête étant initiatique, elle s'assurerait le secret en se voyant confier le sésame de l'ordinateur.

« Oh là ! grogna Jo. Qu'est-ce que tu gamberges encore ?

— C'est que, vois-tu, j'aimerais bien être le seul à connaître ce que je souhaite découvrir sur le Net.

— Ah, mon coquin ! T'en fais pas pour ça. Ce n'est pas moi qui te balancerai pour être allé mater des nanas à poil sur le web.

— Moi non plus, précisa René, je ne dirai rien si c'est moi le responsable du poste Internet.

— Ah, ah, tu veux faire ton malin, menaçait Jo. Espèce de nouille, si je me propose, c'est que je sais de quoi je cause. Allez, vas-y, occupe-toi de surfer les cul.com et les sexe.org. On rira bien quand tu seras convoqué chez Damparre !

— ...

— Ça t'en bouche un coin ! Alors, on ne la ramène plus ? Eh oui, mon pote, le mouchard, c'est pas toi, c'est pas moi, mais c'est la machine ! Et le seul qui peut lui clouer le bec, à la machine, c'est moi ! À moins que tu ne saches me dire ce que c'est qu'un script de connexion, un proxy, un cookie...

— Ah, ça, le cookie, je sais : c'est un petit gâteau...

— Ta gueule ! Tu n'y connais rien, ignare ! T'as intérêt à voter pour moi si tu ne veux pas d'accident de surf. OK ?

— Excuse-moi, je ne savais pas... C'est d'accord, je vote pour toi. »

Une semaine plus tard, Jo vint trouver René. Il le regarda d'un air dubitatif avant de lui demander pourquoi il surfait tout et n'importe quoi sauf des sites de cul. Aussitôt, René réclama

la plus grande discrétion au sujet de ce « tout et n'importe quoi » qu'il naviguait en visiteur assidu. Ce à quoi Jo répondit à son collègue qu'il était complètement marteau, mais qu'il n'avait rien à craindre. René en parut soulagé. Mais que cherchait-il ? Jo avait renoncé à comprendre. C'était du « Plantin biscornu » !

En effet, à la requête « kabbale » sur le moteur de recherche Internet gogol.com, plus de dix mille réponses étaient remontrées. Résultat exorbitant que René épluchait méthodiquement, ouvrant les unes après les autres les pages mentionnées répondant au mot « kabbale »...

C'est ainsi qu'il rencontra sur la vastitude de la toile, au fil des pages HTML parcourues : les rosicruciens, les Écossais anciens et acceptés, les Écossais rectifiés – et pourquoi pas les Ruandais raccourcis, tant qu'à faire ? –, les Égyptiens de Memphis, les Égyptiens de Misraïm, les Égyptiens des deux à la fois, les Ismaéliens du vieux sur la Montagne, les Nautoniers du Prieuré de Sion, les Yézidis, les Sabbatéens et les Frankistes, les Martinistes, les Élus Cohen, les Illuminés de Bavière, les Philalètes et les Philadelphes, les Néo-gnostiques, les Énochiens de l'Aube dorée, les Séphirotiques du Crépuscule d'argent, les Hermétistes de l'H B of L, les théosophes d'Adyar, les Teutoniques de Thulé, les Templiers de l'OTS, les Thélémites du TOPY, les Skulls & Bones et les Scrolls & Seals, les B'naï B'rith, les bohémiens du Grand Hibou, les onusiens du Lucis Trust, les omphalopsiques, les ovobiologistes, les adorateurs de l'Oignon, les Apets du contremi, les scientologues, et, pour finir, Internet oblige et derniers venus en date : les cyber-chevaliers de la Netnobility.

« Quel fatras ! Quel panier de crabes ! » lâcha René au bout d'un mois, découragé.

Après cet amer constat d'échec, ses surfs se firent de plus en plus sporadiques. De temps à autre, il s'essayait à un ou deux liens par-ci, par-là. Il se cassa encore les dents sur une « clavicule de Salomon », sombra dans l'hypertexte touffu et inextricable d'une « Grande Hekhalot », puis, le surlendemain, crut retrouver un espoir d'intelligence en débusquant, cette fois, une « Petite Hekhalot » qui, au final, se montra aussi rébarbative que sa grande sœur occulte. Il lui manquait la clef pour pénétrer toutes ces demeures autrement inaccessibles. Il s'en était persuadé, après de longues nuits de réflexion : les Archontes et le Métatron faisaient tout leur possible pour le dissuader de persévérer, pour nuire à sa quête et l'empêcher de toucher à la révélation de son être profond.

Bientôt, son goût pour la navigation hypertextuelle se changea en amertume. René renonça aux trois « w » magiques. Toutefois, ce déclin “webique” s'expliquait plus simplement par l'arrivée d'un nouvel inspecteur à la tête de leur service. Il s'agissait alors de se faire bien voir, assidu au travail, et non plus à la console mondiale.

SOMMAIRE

Slimane

Le nouvel inspecteur se prénomma Slimane, Slimane Abachilaba. Son arrivée fut accueillie par les membres de son service de façon très mitigée, et ce pour trois raisons : d'une, il était maghrébin ; de deux, il avait la barbe rare et filandreuse de quelqu'un qui se force à la faire pousser contre l'avis même d'une nature récalcitrante ; et de trois, parce qu'il était de courte taille et disgracieux. Point gâté par la nature, on était d'emblée tenté d'en rajouter en sa défaveur rien qu'en le voyant. Jo ne tarda pas à l'appeler « ananas nain » à cause de sa taille, comme nous l'avons déjà signalé, mais aussi à cause de la peau de son visage, ravagé par une varicelle excessive durant l'enfance, dont la texture rappelait le modelé de l'écorce d'un lépidodendron, ou, plus communément, la surface de l'ananas.

Son discours d'arrivée, à l'éloquence laborieuse, devant un parterre de gens paralysés de gêne, insistait sur les vertus d'intégration de la République, en réaffirmant aussitôt qu'il veillerait, lui, Slimane, à ce qu'un menu alternatif au porc soit immédiatement proposé à la cantine, si tel n'était pas déjà le cas. Et c'était déjà le cas... Ensuite, il déclara, pour bien mettre les points sur les "i" grecs, qu'il était musulman pratiquant – pour ceux qui n'auraient pas encore compris – et qu'il était dans l'état des choses plus français que le plus français des Français, tout comme cette lessive qui, au plus grand étonnement de Coluche, lavait plus blanc que blanc ! Après cette intervention au communautarisme militant, chacun ravala sa salive et retourna penaud à son travail.

La journée de boulot terminée, René rentra chez lui à l'heure juste pour nourrir Voroon. Lui-même mangea, mais, l'humeur maussade, il ne fit pas attention aux aliments ingurgités ; plus grave, le goût de la bière lui échappa. Il était entré dans une phase intermédiaire, que d'honnêtes bouddhistes auraient béatement qualifiée de "nirvanesque". Le peu de vaisselle impliquée dans le repas fut ensuite déposé négligemment dans l'évier en attendant un hypothétique rinçage. René se lava les dents machinalement et se coucha. Ce prélude à la nuit, simple en apparence, annonçait mal le colossal événement d'un Grand Rêve, d'un de ceux qui bouleversent une existence.

Il est à nouveau au bureau, assis devant l'ordinateur, point d'accès à la Merkaba. Jo, debout à ses côtés, lui tend une disquette 3 pouces $\frac{1}{4}$. Malheureusement, la disquette n'entre pas dans le lecteur, trop étroit ! Jo rigole, puis reprend son sérieux et déclare :

« Arrête ton char, Ezéchiël !

— Je sais... je sais, maintenant, qui tu es. Tu es le... tu es le Métatron.

— Suis-moi, si tu l'oses, Enoch de pacotille ! »

Et, à la provocation verbale, Jo ajoute le geste d'arracher des mains d'un René abasourdi la disquette qu'il vient de lui remettre. De ses mains devenues d'un rouge incandescent, Jo, ou plutôt le Métatron, s'est emparé de la disquette, du sésame, du sceau magique, de la clef des sept cieux. René le voit aussitôt bondir au-dessus de lui et se jeter dans l'écran de l'ordinateur ! Le Métatron disparaît à travers une fenêtre du navigateur, qui, sans plus tarder, menace de se refermer sur son passage. René, que le génie informatique n'étouffe pas, a cependant le réflexe éclair, que l'imposture spatio-temporelle

des rêves seule rend possible, de faire sur le clavier un “Alt + Impr. Screen” salutaire. Il déroule aussitôt les menus “Démarrer”, “Programmes”, “Accessoires”, pour ouvrir le logiciel *Paint* et y coller ce qu’il vient de capturer virtuellement à l’écran. Miracle : la fenêtre du navigateur, quoique réduite, apparaît sous un *Paint* salvateur, resplendissante de promesses de poursuite et d’ascension. Sans plus tarder, à son tour, René bondit à travers la fenêtre ouverte à l’écran ! Il bascule de l’autre côté en une pente fatale, lui semble-t-il, jusqu’au moment où la sensation s’inverse, prenant des allures d’ascension vertigineuse ! Devant lui, il repère le Métatron, traçant de ses bras en feu un chemin vers la seconde demeure, le sceau magique de 3 pouces $\frac{1}{4}$ étincelant dans sa main en fusion. Les astres dévalent sous leurs pieds ailés. Les mondes astronomiques se rétractent pour fuir leur passage forcené. L’avalanche des sphères ne retient qu’à peine l’attention de René que rien ne peut distraire de l’objet de sa poursuite. Le Métatron fait, mentalement, un “Clic droit” puis un “Ouvrir la page HTML dans une nouvelle fenêtre”, à travers laquelle il disparaît à nouveau. Pétrifié, René s’arrête, le corps suspendu dans le vide sidéral, perdu au-delà de la clarté des étoiles les plus brillantes. Il cherche désespérément le clavier de l’ordinateur. Il ne l’a plus. Il n’ose plus bouger de peur de perdre le lien, le lien avec la seconde demeure, qui gît là, invisible, il le sait. La science informatique a dû évoluer, s’imagine-t-il. Si l’ère de l’immersion dans l’image a sonné, comme il vient de l’expérimenter quelques milliards d’années-lumière plus tôt, les claviers eux aussi doivent s’animer en 3 D. Sa fantasmagorie prend immédiatement forme et il ouvre la seconde porte céleste.

Les éons se sont écoulés en masses cosmiques prodigieuses et son retard lui semble irrattrapable. Tout autour de lui, l'essence des choses se fige lentement, se pétrifie pour se résumer en matière, lourde peine infligée à leur volonté d'élévation infinie. Il lui faut à tout prix accélérer sa course, prendre de la vitesse, franchir ce mur en construction constante et inexorable. Il sera bientôt piégé ! Il prend alors un nouveau jet, le G de la Gnose, qui le propulse directement dans la demeure suivante, derrière le seuil de laquelle le Métatron semble goûter un repos mérité, débarrassé qu'il croit être de son poursuivant acharné.

La troisième demeure se présente sous la forme d'un long couloir bordé de chaque côté de centaines de portes, comme dans cet épisode fameux de Matrix. Le Métatron, tel le Séraphin du film culte, a disparu derrière l'une d'elles ! René cherche à l'ouvrir... puis une autre !... Toutes les portes résistent à son inspection. Le voilà piégé. Le Métatron lui a joué un bien vilain tour.

Pour réfléchir, René s'assoit, le dos contre une des portes. L'image qui lui vient à l'esprit, à moins que la chose ne se déroule effectivement sous ses yeux, est celle d'une sarabande de poursuivants ouvrant et claquant porte sur porte en poussant des hurlements. Cela ressemble à du mauvais Tex Avery. Sous son regard baba défilent dans une cacophonie de mouvements et de cris, Cédric, Max, Monique, Voroon, mais avec la taille d'un tigre, Madame Girardon-Lagache la tignasse au chignon défait teintée en rouge, Monsieur le Professeur Grabulon et son gros saucisson de chien, Julie une paire de ciseaux géants dans les mains résonnant de « tchac, tchac » lugubres, Daytona montée sur un véhicule pour enfant au moteur bruyant avec son pot pétaradant, et Monsieur

Damparre fumant un énorme Havane tout en imitant le « tchou-tchou » d'un train à vapeur ! Les joyeux drilles se poursuivent, ouvrant et claquant porte sur porte. La poursuite devient si folle que René croit apercevoir plusieurs dames Girardon-Lagache à la fois tandis que le poil de Voroon change à chaque apparition de couleur ! Soudain, René se sent partir en arrière ; la porte se dérobe dans son dos ; il tombe à la renverse ; il est piétiné sans ménagement par un gros Monsieur Damparre. René ne peut s'empêcher de lâcher au passage :

« Excusez-moi, Monsieur le Directeur. »

Ce dernier ne se retourne même pas, mais se précipite sur la porte en face. C'est à ce moment-là que René, revenu de son mouvement de bascule en arrière, voit, ô subterfuge, que la main de Damparre posée sur la poignée de la porte d'en face rougeoit comme une braise ravivée par un souffle. René se rue sur lui et, ensemble, ils franchissent le seuil fatidique.

Le Métatron, et c'est bien lui se félicite René, dévisage son poursuivant avant de s'élancer à nouveau à travers une pièce qui ressemble en tout point à une taverne médiévale. René observe le magnifique plafond de poutres. L'une d'elles craque, s'ouvrant en deux en une gerbe de scories ! Une chaleur étouffante pénètre par la faille créée dans le plafond. Des flammes jaillissent qui commencent à dévorer l'édifice en bois. Le Métatron a gagné un escalier au fond et l'escalade. René l'aurait bien volontiers rejoint, mais les flammes le cernent déjà de toutes parts. Le jour apocalyptique de l'ekpyrosis a commencé. René comprend que tout ici va se résorber dans le feu divin, que rien ne résistera à la conflagration, à l'embrasement, qu'il va finir feu dans le feu ! À ce moment fatal, au point culminant du sinistre, un tiers du plafond monumental

se déplace, amenant aux pieds de René l'escalier, l'issue de secours ! Aussitôt il grimpe, les marches disparaissant au fur et à mesure de sa progression dans un flot de laves mouvantes et voraces. À l'étage, les lattes du plancher soulevées par une mer de feu n'offrent guère un pont rassurant vers la porte de la demeure suivante... René court sur ses îlots agités de bois brûlant jusqu'à la porte sur le point de se refermer complètement...

En effet, la porte se referme, lorsque René bondit pour l'entraver de son pied. À sa plus grande stupéfaction, elle est extraordinairement lourde. René pousse de toute la force de ses épaules, et, prenant appui à l'aide d'une de ses jambes contre le chambranle, parvient à l'écarter suffisamment pour se glisser à l'intérieur de la cinquième demeure. Elle se referme derrière lui dans un bruit de tonnerre. L'écho puissant de sa fermeture résonne longuement. Maintenant, s'étant retourné, il constate, impressionné, qu'elle est haute de cinq mètres et que ses battants ont été forgés dans du bronze ! René fait volte-face pour chercher du regard le Métatron. Sous ses yeux ébahis, incrédule, il voit se déployer un immense hall, bordé de colonnes énormes, dont la base présente un entrelacs de racines sillonnant un parterre de dalles noires et blanches. De hautes fenêtres, décorées de vitraux violacés et magenta, laissent entre chaque colonne filtrer la lumière poudreuse d'astres blafards. Le hall s'étend à perte de vue... René repère, en pleine course, slalomant entre des formes houleuses, le Métatron aux mains écarlates. Il se précipite à sa poursuite. Face à lui, les formes houleuses qui tanguaient dans le palais se stabilisent. Douze sentinelles, drapées de longues robes aux reflets rouges, un feu de flammes noires en lieu et place de la tête, deux fers de faux tranchants et froids croisés sur la

poitrine en guise de bras, gardent l'accès de la demeure. Déjà, derrière ces... choses, disparaît au loin le Métatron. René les a identifiés : les Archontes terribles lui barrent le passage ! Le premier d'entre eux, dans un bruit de métal sinistre, décroise les lames des faux greffées sur ses membres disparus. René, prudent, recule pour échapper à l'inquiétant moissonneur. On entend crépiter le feu des flammes noires qui jaillissent de son cou. Les pieds des Archontes sont invisibles sous leurs robes rougeoyantes. Les monstrueux cerbères glissent en silence et avec aisance sur les dalles noires et blanches. D'autres fers de faux se décroisent, crissant en de longues plaintes métalliques lugubres. Un frisson parcourt le dos de René. Derrière lui, se dresse, hermétiquement close, la haute porte de bronze. Il est pris au piège, fait comme un rat ! Les Archontes se rapprochent... René, sans renoncer à triompher d'eux, contemple ces oiseaux de mort, impitoyables, toutes ailes acérées déployées. Si ses collègues de bureau en une telle circonstance pouvaient le voir, ils seraient épatés : René, le pas sûr, lentement, s'avance jusqu'à être à portée de la première sentinelle, et tandis que sa lame siffle pour faucher l'insolent, il encaisse le coup de taille sans broncher. Même pas mort ! René en rigole à la face crépitante de l'Archonte et souffle sa flamme de tête comme une vulgaire bougie. Pfeuf ! Mouché, le monstre ! Le cou vide, il s'affaisse ; puis, touchant les dalles, disparaît... Les autres aussi s'évanouissent...

René contemple un instant le prodigieux spectacle de l'éradication des créatures ennemies. Il vient de passer brillamment l'épreuve du tuilage. Cependant, le Métatron lui échappe encore ; René repart aussitôt à sa poursuite...

René court, s'envole, traverse à toute jambe le grand hall... D'un seul coup, il s'arrête, pris de vertige, en haut d'un immense escalier...

Très large, ses marches incrustées de paillettes de gypse, l'escalier plonge, sur une centaine de mètres, vers une plate-forme spacieuse. À partir de là, se développe un inextricable labyrinthe, dont le réseau se perd dans le flou d'un horizon indiscernable...

D'où il est, du sommet de l'escalier monumental, René domine le parcours de l'ancre du Minotaure. Il peut en suivre les méandres. Mais dès qu'il sera parvenu au niveau de la plate-forme, les hauts murs du labyrinthe lui masqueront dangereusement le chemin à suivre.

Une porte est ouverte qui donne, construite en encorbellement dans le mur, accès au réseau du dédale. Deux gigantesques Candélabres se dressent de part et d'autre de l'entrée du cloaque. Soudain René repère le Métatron qui, d'un signe de la main, l'invite à le suivre dans le labyrinthe, où il disparaît bientôt, la porte d'entrée franchie. René dévale sans plus attendre les marches de l'escalier translucide aux reflets de cristaux dorés. Il se tient maintenant sur la plate-forme, devant le dédale, des murs impressionnants composant de leurs parois son réseau. Les murs sont trop hauts et trop lisses pour être escaladés.

Plutôt que de se jeter à corps perdu dans le labyrinthe, René se propose d'escalader une des deux colonnes de chandelier. Mais laquelle ? Celle de gauche, ou celle de droite ? Jakin ou Boaz ? Elles sont identiques... Celle de gauche?... Celle de droite?... Il opte pour celle de gauche. C'est une colonne mémorable, une impressionnante Ménora, un Jakin phallique en érection priapique couronné de sept branches ! L'objet de

métal torsadé, de six mètres de haut, l'invite à l'escalade. René s'y hisse. Il s'agrippe à son sommet, les mains étreignant les bougeoirs garnis de cire chaude. Ouille, ouille, ouille ! ça fait bobo...

Parvenu à hauteur du faîte du mur, René y prend pied. Il ne lui reste plus qu'à marcher sur l'épaisseur de la muraille conquise ; puis, jugeant de son bon équilibre, à s'élancer ! René rit de la facilité avec laquelle il vient de vaincre l'obstacle. Il en arpente aisément le réseau depuis la crête des murs. Il a tôt fait de trouver la sortie. Un saut. Et hop ! le voilà de l'autre côté...

Devant lui se présente un parvis, au-delà duquel s'élève dans la roche abrupte un escalier monumental. Large à sa base, cet élément architectural monte en diminuant, donnant sur une petite porte en bronze, étroite et brillante. René regarde alentour : sur sa droite et sur sa gauche s'étendent des ombres, lointaines et stagnantes... Son cœur bat. C'est là l'ultime porte. Le Métatron est invisible.

René scrute à nouveau l'immense domaine. Un bruit, sourd d'abord, puis distinctement sinistre et scandé, monte jusqu'à lui. Des pas frappent la pierre au rythme du ra de tambours. Les battements rageurs résonnent contre les caisses, entrecoupés de cliquetis de baguettes s'entrechoquant. C'est une marche funèbre, dépouillée et lente, que des tambours jouent, encore enveloppés dans la main d'ombre gisant sur la gauche du parvis. Peu à peu, émergeant des ténèbres flottantes, avançant au pas, des musiciens, aux tambours drapés d'un crêpe noir et léger, apparaissent. Ces hommes, sortis de la nuit, coiffent un morion d'acier muni de plumes d'autruche noires, tandis que sur un habit de deuil, une cuirasse damasquinée de nielle renforce leur poitrail. Solennels et sombres, les musi-

ciens frappent en cadence les caisses endeuillées de leurs tambours. Derrière eux, suit une longue procession.

Maintenant, des pleureuses professionnelles déchirent de leurs cris l'espace des pierres muettes. Sous un dais, quatre hommes transportent un corps. Le cadavre repose sur un lit d'orchidées noires. Le cortège s'avance, et bientôt René découvre le visage du malheureux trépassé... Les quatre hommes, qui transportent sur une civière le corps, passent devant lui. Nul parmi le cortège ne se soucie de sa présence. Ils officient, perdus dans la contemplation du chemin invisible qu'ils suivent aveuglément. Soudain, le cœur transpercé de souvenirs douloureux, René découvre, – ô stupeur ! –, que le mort que l'on emmène n'est autre que son oncle défunt Félicien. Débordant d'une affection ravivée à la vue du cadavre, mais flétrie par le chagrin que crée tout échange de tendresse brusquement interrompu, René se précipite vers le corps. Le redoublement des cris des pleureuses soulève son âme d'un tremblement affreux. Le visage plissé et ridé du tonton Félicien repose sur un lit d'orchidées vénéneuses. René hurle sa douleur comme au jour de l'enterrement terrestre au petit cimetière du village natal de l'oncle, et sa voix désespérée résonne contre les pierres et les voûtes enténébrées du sombre palais. Le jeune homme, abattu, convulsif, cherchant à capter du mort une sensation de vie, lui prend les mains. Les mains de l'oncle sont froides et... écarlates ! René esquisse un mouvement de recul, effrayé, aussitôt après quoi, le corps de Félicien se soulève tandis que les mains écarlates plongent vers lui, doigts tendus. L'oncle mute en Métatron ! Le monstrueux personnage est maintenant sur René tombé à terre, avec des dents jaunes en pointe qui saillent, de la bave qui écume du prognathe de son maxillaire inférieur. Le Métatron éructe

tout en approchant sa gueule inexorablement du cou de René pour le déchiqueter. Pauvre de lui qui pousse de toutes ses forces pour se défaire de l'étreinte mortelle. Mais son adversaire pèse trop lourd, du poids des mondes à lui soumis...

Une déflagration retentit ! La gueule béante exhale une odeur putride, puis crache une flopée de sang visqueux. Le Métatron s'affale, terrassé. René a beaucoup de mal à s'en dépêtrer. Émergeant enfin de la masse inerte, il voit un homme, une arme au canon encore fumant en main. C'est son tonton Félicien, le vrai, qui vient de lui sauver la vie, là, debout, devant lui, en grand uniforme de milicien !

« Et un Métatron, un ! » s'esclaffe l'oncle, hilare.

Ils rient ensemble un long moment, puis s'enlacent les larmes aux yeux.

« Et là, et là, mon garçon, il suffit. Il ne faut pas que tu tardes en chemin. Une porte doit encore être franchie. Tiens, prends avec toi la disquette du Métatron.

— Oh, mon oncle, merci, merci de tout cœur.

— Va, maintenant.

— Comme j'ai été heureux de vous revoir...

— Va, te dis-je. »

René, sans plus attendre, se lance à l'assaut de l'escalier, gravissant ses marches trois par trois. À son sommet étroit, il se retrouve nez à nez avec une porte massive, sur la surface de laquelle apparaît en relief un portrait. La physionomie, modelée dans le bronze, représente les traits d'un homme boursoufflé, au nez busqué, aux lourdes paupières et aux lèvres lippues. La bouche remue... René lui refourgue sa disquette.

« Pouah ! s'écrie la porte, en recrachant la disquette introduite.

— Désolé, s'empresse de s'excuser René.

— Étranger, si tu veux me franchir, il te faudra me dire la formule magique adéquate.

— Une formule magique, dites-vous ?

— Oui, et la seule par laquelle on obtient ce que l'on demande.

— Ça y est, j'ai trouvé !

— Je t'écoute...

— Pouvez-vous m'ouvrir, s'il vous plaît ?

— Entre !

— Merci bien. »

Les battants de bronze s'entrouvrent, divisant le visage interrogateur du gardien de la porte.

De l'autre côté, René se retrouve dans une salle, dans une salle aux proportions hors de proportions. C'est tout simplement gigantesque, et encore, le mot lui semble en la circonstance faible. Il s'avance...

Curieusement, il vient de traverser presque instantanément une distance qu'il n'aurait jamais imaginé remonter aussi vite. Autour de lui s'étend l'immense demeure céleste, disproportionnée, irréaliste, dont les perspectives disparaissent dans le mouvement d'un flottement vague. Au-dessus de lui, un toit, constellé d'étoiles riantes et de myriades de pyramides tournoyantes et scintillantes, répand une lumière rouge, épaisse, presque violacée, étrangère à l'œil habitué au bleu du ciel terrestre. René s'avance encore, foulant un dallage en damier de cases d'onyx noir et de cinabre rouge. Au sol s'éparpillent des pièces de jeux et des morceaux de jouets disloqués. Il y a là, répandus sur les dalles noires et rouges, des ours en peluche éventrés, leurs garnitures sauvagement extirpées, des chevaux de bois fracassés, leurs bascules ou leurs encolures brisées, des poupées de *Big Jim* et d'action-man à la tête arrachée, aux

membres écartelés, des armadas de soldats de plomb, bras et jambes déformés, fondus, des paquets de cartes à jouer, as, piques, carreaux, rois, trèfles, valets, cœurs, éparpillés ou déchirés, des balles et des ballons crevés, des bilboquets sans trou, des déguisements d'arlequins et de pierrots mités, lacérés, des maisons de *Playmobil*, des constructions de *Lego*, des maquettes d'avions, broyées, des instruments de musique cassés, fendus, qui ne rendront plus jamais que des sons inaudibles, des sonorités blessées. René traverse, méditatif, ce cataclysme du monde de l'enfance. Il envisage bientôt sous une forme allégorique cette vision : enfin doit-il grandir, accéder à la maturité. Et en effet, il doit grandir. Il marche encore, un temps indéterminé dans le hors temps, suspendu dans l'aevum, puis fait face à un... trône !

Dans un vent de lumière brûlante, lui apparaît l'Autre, impressionnant, d'une force incoercible à grand-peine contenue, et dont l'aura de puissance, si dense, est physiquement palpable, jaillissant de Son corps comme une émanation de métal en fusion. De sous Son vêtement de velours noir piqué de milliers de saphirs scintillants, de sous Ses jambes habillées d'écailles d'airain, perce un feu lumineux à la transparence du cristal. L'Autre se redresse, puis, l'instant d'une éternité passé, descend un à un les degrés de la pyramide qui supporte son Trône. Il avance sur René, pétrifié. Il lui fait face. Le visage de l'Autre est voilé d'ondes vibrantes. René ne parvient pas à distinguer Ses traits tandis qu'il voit de Ses cheveux sourdre de la lumière tels des projecteurs de DCA l'aveuglant ! Des lettres, des caractères hébreux, viennent décrire, de leurs signes de feu, une auréole autour de l'Autre. René lit : YHWH. Les lettres se transforment en chiffres de puissance, et, par l'alchimie de la gématricie, se combinent pour former un

nouveau mot : Sabbataï ; auquel se greffe un second : Tsévi. Lorsque, par une transmutation foudroyante, qui galvanise l'âme de René, apparaît son propre nom : René Plantin ! Alors, il se voit se sourire ? L'orgueil messianique l'envahit. Et tandis qu'il tourne sur lui-même embrassant la Chekhina de tout son être, il entend une musique...

Du fin fond de la salle, monte une mélodie, rythmée, joyeuse, entraînante, provocante par l'insouciance, la légèreté et la gaieté de ses sonorités. Dans le lointain, descendant le long d'un pilier colossal bordé par un escalier spiralé – et cette construction ressemble à une ziggourat –, une bande de musiciens et leur tambour-major, ainsi qu'une longue farandole chantent à tue-tête :

« ... roule encor' ta bosse
Roule en beau carrosse
Viens, rejoins la danse
Garde la cadence.

Arrose de rires
Ce jour de délire !

Roule encor' ta bosse
Roule en beau carrosse
Viens, rejoins la danse
Garde la cadence.

Arrose de vin
Ce grand soir divin ! »

René, comme dégrisé, reconnaît là, qui viennent le rejoindre : Monsieur Damparre au cigare crachant des fumigènes multicolores, Monsieur Grabulon, son gros saucisson de chien derrière lui, Cédric et Max, un crâne en or sous le bras, Monique et Jo, en tenue de mariés, Voroon, sur deux pattes, une jaquette et un haut de forme l'habillant, Madame Girardon-Lagache, la chevelure écarlate en pétard, Julie et Daytona se roulant des pelles, Ruth, Agathe et tous les membres du service de l'Hôtel des Impôts, sans oublier, en queue de peloton, râlant et crachant, Slimane ! Reprenant ses esprits, René les apostrophe ; leur chant stupide cesse aussitôt.

« Mes amis, acclamez votre Messie ! Moi, Sabbataï Plantin ! »

Ils se regardent tous, un instant interloqués, puis en chœur éclatent de rire !

Outré, René fut arraché à son Grand Rêve et se réveilla dans sa petite chambre obscure.

Le lendemain matin, l'âme élevée, le cœur réoxygéné au contact d'une vie nouvelle, René sauta à pieds joints de son lit, les yeux brillants de perspectives merveilleuses. Il avait fait connaissance avec lui-même et ne pouvait plus se repentir d'une expérience aussi édifiante : le Messie, c'était lui. Évidence suprême, vertigineuse découverte, révélation salutaire au monde. Oui, le monde n'attendait plus que lui. Il fallait y aller...

« Au travail ! » s'écria-t-il.

René descendit les escaliers de son immeuble, à chaque palier plus pénétré de la noblesse de sa tâche. « L'accomplir, l'accomplir », se répétait-il, lorsque, débouchant dans le hall d'entrée, son regard glissa sur la masse géométrique des boîtes

aux lettres entassées contre le mur. Là, il vit celle de son voisin, Rosenberg. L'étiquette était demeurée inchangée avec son inadmissible faute d'orthographe ; mais, cette fois, plus que le nom ce fut le prénom qui retint toute son attention : Nathan. Il tenait son Prophète ! Son Nathan ; oui, son Nathan de Gaza, son Nathan de Banlieue Rouge résidait ici, dans le même immeuble que lui, et comble de la destinée, sur le même palier que lui ? René fit volte-face et gravit en un éclair les escaliers jusqu'au dernier étage. Exalté, le souffle court, il sonna à la porte de son voisin juif !

Un homme ouvrit, hagard, une kippa mal fixée soulevée sur sa tête comme une soupape, le visage blanc au poil de barbe sombre et broussailleux, un phylactère déformant son front d'une grosse bosse cubique, un châle de prière tombant sur ses épaules lâches, des lanières telles des garrots gonflant les chairs de ses poignets. Aussitôt la porte entrebâillée, les paroles follement inspirées de René le saisirent à la gorge :

« Je suis la réincarnation du Messie de Smyrne ! Il faut m'aider à restaurer les vases brisés, à retrouver, à recueillir les étincelles perdues au cœur du péché, à s'y noyer pour les revomir dans le Ciel au jour de l'apokatastasis pantôn. Accomplissons ensemble le tiqoun de la qelipa ! Oui, Nathan, j'ai besoin de toi, moi, Sabbataï Plantin, moi, René Tsévi ! Écoute-moi, Nathan, ô Nathan de Gaza, dont je contemple la réincarnation au seuil du nouveau millénaire : illumine notre œuvre de ta science. Éveille le monde à l'idée du Messie et de sa mission salvifique. Tu es beau comme je suis beau. Rejoins-moi !

— Espèce de... sale petit goy de merde ! »

Et la porte claqua sur le nez de René. Le mezzuzza en tomba. Revenant lentement de sa transe, Sabbataï Plantin vacillait sur

place. Ses yeux roulaient encore sous ses paupières tandis que, golem lourdaud, il titubait vers l'escalier. Une terrible chute s'en suivit ! Lorsque René revint à lui, il avait repris pied dans le monde, de multiples douleurs parcourant son dos. Cahin-caha, il rejoignit l'arrêt du bus pour aller gagner son pain quotidien...

Cette même matinée, devant la machine à café, René retrouvait peu à peu ses esprits en soufflant sur une boisson chaude à 25 centimes d'euro. Silencieusement, Jo vint se placer derrière lui, avant de lui coller une claque retentissante dans le dos ! Le gobelet éclata littéralement entre les doigts de René, l'aspergeant de la tête aux pieds !

« Alors, on sirote en juif ? ricana Jo.

— T'es vraiment trop con ! Regarde un peu le massacre...

— Allez, offre-moi un café et n'en reparlons plus.

— Tu ne manques pas d'air...

— Et toi, de liquide ! »

René remit 50 centimes d'euro dans la machine. Jo se servit un café court sans sucre.

« Ah, quelle fichue journée ! Mon voisin me traite de sale petit goy. Je me casse la gueule dans les escaliers. Et toi, espèce de dégénéré, tu me massacres le dos déjà meurtri.

— Désolé, mais je n'ai pas vu de fauteuil roulant...

— Trop drôle.

— Et ton voisin, tu disais qu'il t'a fait quoi ?

— Je crois qu'il m'a insulté : sale goy, tu sais ce que ça veut dire ?

— Non.

— Ça veut dire « sale merde » ! intervint Slimane qui passait par là.

C'est étonnant, s'interrogea René à haute voix, parce qu'il m'a traité de « sale petit goy de merde ». Or, « sale petite merde de merde », ça ne veut rien dire !

Slimane s'énerma, insistant sur le sens merdique de goy, invitant René à en reparler avec lui lorsqu'il aurait un peu plus de temps.

En fin de journée, René rentra chez lui mystiquement des-saoulé. Sa décision était prise : il arrêta définitivement de se shooter aux "hassid" ; il cessait de suivre assidûment l'enseignement des Sadik. Oui, il fallait mettre un terme à cette kabbale ! Stop ! Fini ! Terminé !

Le lendemain au travail, René redécouvrait avec bonheur les joies simples d'une vie simple : la présence rassurante de collègues sans histoire, l'humour nul de Jo, et surtout, les chiffres et leur notification si linéairement exaltante. Demander plus, n'était-ce pas pécher par orgueil ? Au risque de sombrer dans la qelipa ! « Non, non, ce mot n'existe pas », se sermonna René. « Je ne suis qu'un Plantin de chez Plantin, un point c'est tout ! »

Avec un calme retrouvé qu'il savourait, René attendait le 288 qui le ramènerait chez lui dans le délai prescrit par l'horaire. Quelle merveille que le flux rythmé des bus !

On klaxonnait. René mit un petit moment avant de comprendre que c'était lui que l'on réclamait. De la vitre abaissée à mi-course de la portière d'une vieille 504 toute cabossée, un Arabe lui faisait de grands signes. Slimane Abachilaba l'appela :

« Eh, mon frère, tu montes ? »

Ils repartirent ensemble dans un bruit de bielles inquiétant.
« C'est la caisse à mon père, expliqua Slimane. Vingt qu'il en a bossé, vingt ans j'te dis, à Pijo. Poissy, tu connais ? Là où qu'ils font les bagnoles à lions.

— Poissy, c'est dans la banlieue lyonnaise ?

— Ouais, mon frère, dans la banlieue... »

René essaya de se caler de son mieux dans le siège aux ressorts relançant ses douleurs lombaires. Un peu plus à son aise, il observa, qui pendait du rétro central, un chapelet de prières aux gros grains couleur, mais accompagné d'une sourate enluminée sur du papier recyclé plastifié.

« Al – 'alaq ! « Le caillot de sang ». Les premiers mots du Coran. Iqrâ, « récite ! », que l'ange il lui dit à Mohamed, mon frère. « Le caillot de sang » ! La sourate inaugurale », déclara avec fierté Slimane en insistant sur le dernier mot si majestueux dans sa bouche.

La plébite de la foi s'imagina aussitôt René...

Arrivé devant l'immeuble, Slimane arrêta sa tire dans un crissement effroyable de frein à main et de pneus.

« J'peux monter voir où que tu as ta casbah ?

— Oui, bien sûr. »

Malheureusement, une bande de jeunes usait l'asphalte devant la porte d'entrée, faisant obstacle. Visiblement, on les dérangeait. Ils lançaient des regards menaçants. Slimane s'approcha et les engueula en arabe, avec des intonations à vous dresser les cheveux sur la tête ! Flétris dans leur propre langue maternelle, ils dégagèrent la queue entre les jambes. C'était la débandade face à l'Imam.

« Entre frères, tu te dois le respect, rappela Slimane. On forme l'Umma, la « Communauté des croyants ». Et ça, ça, c'est respect, mon frère.

— Je vois », acquiesça René.

Ils gravirent côte à côte les escaliers. Parvenu au dernier étage, Slimane demanda quelle porte c'était le voisin juif insolent. René désigna celle de droite d'un geste retenu. Slimane avança droit sur elle, racla sa gorge et la dedicaça d'un crachat à la Tolstoï : un glaire épais !

« Slimane, Slimane, s' alarma René, venez vite par ici. Entrez chez moi. »

Et alors que René tournait sa clef dans la serrure, Slimane s'enhardissait :

« Même pas peur, moi ! Même pas peur ! Envoie un peu le Mossad, va ! J'leur casse la tête, môa ! »

René l'attrapa par le bras pour l'entraîner dans son appartement. L'autre hurla en se laissant embarquer :

« Vive la Palestine ! La mort Israël ! »

L'air con, René se retrouvait nez à nez avec son nouveau chef envahissant.

« Je vous sers quelque chose. Une 1664 ?

— Une quoi ?

— Une bière.

— Tu perds la boule ou quoi ? De l'alcool ? Dis-moi pas que j'ai la face à boire l'alcool ! Tu vas peiner ma mère, là.

— Désolé, je ne savais pas... Mais si, je sais, je peux te proposer du thé *Leader Price* en sachet.

— Allah est grand ! Là, c'est meilleur : tu m'offres l'hospitalité et tu tutoies ton frère.

— Tiens, installe-toi, Slimane. Il vaut mieux, en effet, que tu sois "avachi là-bas" avec du thé, que "raide ici" avec une bière. »

Slimane ne se fit pas prier deux fois et s'affala dans le canapé fané, manquant d'écraser un Voroon siestant paisiblement. Le chat dut faire un bond et cracha.

« Va-t'en, créature du diable ! lui répondit l'offensé. Eh, René, là, y'a le Chaïtan chez toi !

— Ah, Voroon... Ce n'est pas le diable, ce n'est qu'un démon. T'en fais pas, tout roule... Tiens, voici ton thé.

— Le Roul ? Où ça ? Comment c'est flippant. Le malaise me prend, la vie de ma mère. Là, j'me casse !

— Slimane... attends... »

La porte claqua. René, une tasse d'eau chaude dans une main et un sachet de thé pendouillant de l'autre, jeta un regard interrogateur à Voroon, qui miaula de réprobation.

Au boulot, Slimane avait affreusement peur de René et l'évitait conséquemment. Des jours, des semaines passèrent sans qu'ils se parlent. Il y eut encore les congés au mois d'août, où, les vacances aidant, ils s'abstinrent de tout contact. Ce ne fut que début septembre que Slimane osa accoster René :

« Et dis, mon frère ?

— Non, Monsieur Abachilaba, vous vous trompez, moi, c'est René, René Plantin.

— Ah, non, là, ça l'fait pas, le tutoiement c'est la rigueur entre frères, non ?

— Bien, Slimane, si tu le veux...

— Allah est grand ! J'croyais, ma foi sur l'coran, que tu m'fais la gueule, qu't'avais peur de ouame !

— Non, Slimane, je n'ai pas peur de toi.

— Alors, ça doit être moi... qui me trompe.

— Tu voulais me parler ?

— ... Euh, oui, la vérité ! Faut que j'te dise : l'islam c'est pour toi aussi. Ça, c'est important.

— Certainement.

— Tu vois, j'te laisse réfléchir la chose. Tiens, par l'exemple, tu trouves un livre sur l'islam ; attention, un correct, quoi. Tu t'imprègnes de l'écriture et on en parle, comme ça, entre frères. Bandant, non ?

— Oui, c'est sûrement une bonne idée. J'irai faire un tour à la bibliothèque municipale pour voir ce qu'ils ont sur le sujet.

— S'ils sont courts, moi, j'peux t'en refileur des livres grands.

— Merci ; je te remercie, mais je crois que je vais me débrouiller tout seul.

— OK, mais t'oublies pas de lire un ce soir ! J'ai ta parole ? »

René dut lui sourire aimablement en signe d'acquiescement pour que l'autre le lâche.

Un livre de plus ou un livre de moins, René n'était plus à ça près. Avec chaque nouveau chef s'imposait une nouvelle lecture. Il commençait à en avoir l'habitude.

À la bibliothèque municipale, entre les volumes édités jadis à Moscou et les ouvrages cryptomarxistes plus récents, René, à son plus grand étonnement, dénicha un livre ayant pour sujet l'islam. C'était un livre de Louis Massignon sur al-Hallaj, un mystique musulman mort à Bagdad en 922 crucifié par les siens ! René ramena ce titre chez lui, et, confortablement installé dans son fauteuil fané et lacéré, il en entreprit la lecture. Pour ne rien vous cacher, il fut emballé ! C'était fascinant. Au risque de recoller à sa mission messianique, René buvait

comme du petit lait les paroles du mystique, qui disait en parlant de Dieu : « Je suis devenu Celui que j'aime et Celui que j'aime est devenu moi. Nous sommes deux esprits infondus dans un seul corps ». À l'évidence, non seulement il était la réincarnation de Sabbataï Tsévi, mais aussi celle d'al-Hallaj. En lui se réconciliaient, sans distinction, le judaïsme et l'islam ! Quelle révélation palpitante pour le cœur et l'intellect, infondus eux-mêmes en un seul être : René Plantin. Et le livre allait encore plus loin, précisant en cela comment il devait mener à bien sa divine mission : par la substitution mystique. Tel al-Hallaj, René allait devoir prendre sur lui les maux des autres, trop faibles pour les porter, et leurs fautes surtout, pour les expier en son nom propre. Et tel Sabbataï Tsévi qui s'était converti en son temps à l'islam, René, également, sans quoi il se reniait, devait faire de même ! En René, Sabbataï devait rejoindre al-Hallaj ; le judaïsme épouser l'islam, afin que s'accomplisse le tiqoum de la qelipa.

Le lendemain matin, René tomba sur Slimane :

« Cela m'intéresse drôlement l'islam. Comment fait-on pour se convertir ? Pour devenir musulman ? Car il faut le plus vite possible que par ma personne l'islam embrasse le judaïsme...

— Tu veux dire le contraire, rectifia Slimane. Mais t'es feuj, toi ?

— Ne t'en fais pas. Qu'en moi le judaïsme aille à l'islam ou que l'islam vienne au judaïsme, cela ne fait aucune différence, car ils seront en ma personne résumés.

— Et, dis, tu ne serais pas en train de tourner derviche ?

— Non, non, Slimane, moi, c'est René al-Hallaj Sabbataï Plantin, pour vous servir. »

Ainsi René, sous le regard médusé de Slimane, fit-il une révérence de serviteur maître de sa destinée messianique...

Dès le lendemain matin, Slimane revint trouver René, avec spécialement pour lui, dans l'idée de le décontaminer de ses fausses prétentions, une pile vertigineuse de livres, des bons, cette fois.

Parmi le lot entassé sur son bureau, très impressionné, notre pauvre agent de constatation ou d'assiette énuméra : la collection complète des livres pertinents de Tariq Ramadan sur le futur islam de France ; des ouvrages de dogmatiques, de wahhabites rudes ; un manuel expliquant la charia ; et un curieux fascicule, *Les Protocoles des sages de Sion*, édité à Beyrouth par le ministre syrien de la Défense, Mustapha Tlas.

Plantin boudait : il ne voulait pas de cet islam-là.

Les relations entre René et son chef, Slimane Abachilaba, s'étaient considérablement dégradées. Entre eux deux la guerre régnait. Jusqu'au jour où ce conflit larvé connut un dénouement inopiné.

Le 11 septembre 2002, jour anniversaire des attentats de NY, Monsieur Damparre fit le tour des services de la recette principale des impôts. Il exigeait des chefs des différents services qu'ils fassent respecter, à midi pétant – et c'était le cas de le dire –, une minute de silence en mémoire des victimes de Manhattan. Slimane Abachilaba aboya à la face d'un Damparre désesparé :

« Plutôt crever que de sucer la bite aux Amerloques ! »

Il fut aussi sec convoqué à la DRH et licencié pour faute lourde, sans indemnités ni préavis ! Sa carrière dans la fonction publique venait de s'achever, ruinée définitivement.

Isabelle

Sic transit gloria mundi... À Slimane Abachilaba succéda la sémillante Isabelle.

La nouvelle inspectrice était belle, très belle. Pour résumer en trois mots : elle était belle, élégante et sexy. Elle fit tout de suite forte impression sur les hommes et rendit instantanément les femmes jalouses. Tout à la fois copieuse et racée, à la regarder, Isabelle donnait le change tant aux obsédés qu'aux romantiques. Son discours d'arrivée excita la convoitise des hommes, qui la dévisagèrent en se délectant, l'œil humide et le sexe tendu. Les femmes de leur côté maudissaient sa venue, l'inspectant sous toutes les coutures, mais en feignant un air d'indifférence dédaigneuse, cependant peu crédible. Isabelle paraissait jouir de la situation. Son minois charmant s'animait de sourires narquois sous la forme de petits spasmes écartant ses lèvres d'un beau rouge tapageur. Les traits de son visage au teint de porcelaine, extrêmement délicats, offraient un contraste saisissant avec ses yeux quand ils s'ouvraient sous le voile relevé de paupières douces et de longs cils, laissant percer un regard dur, froid, gris clair, glacial et glaçant. C'était une pure peau de vache comprit aussitôt Jo, dont le sexe exécuta un repli de terrain stratégique immédiat ! D'autres continuaient à la regarder sans crainte : ils se perdaient dans sa chevelure châtain clair au chignon faussement sage de mèches ondoyantes, s'égarèrent sur les lobes de ses petites oreilles blanches, glissaient le long du menton parfaitement dessiné et du cou pâle et gracile à la Modigliani, descendaient le long de sa gorge aux seins impérieux, oblongs, valorisés

par un chemisier au tissu de satin blanc tendu à l'extrême ! Déjà les chairs frissonnaient déraisonnablement et les cœurs frisaient l'extrasystole cardiaque. Mais le plus obsédant était à venir, car de sa taille scandaleusement fine, et ces dames n'en croyaient pas leurs yeux, s'épanouissaient des hanches appétissantes, moulées dans le cuir d'une jupe savamment ajustée. Les genoux, au modelé harmonieux, le devant du bas des jambes d'un trait parfait, les mollets au galbe exquis, étaient gainés de nylon beige seyant. Elle n'était pas trop grande et portait judicieusement des chaussures à talon aiguille pour rehausser sa silhouette.

Après cet examen, tous se remirent au travail avec l'image d'Isabelle en tête, imprimée, indélébile. Les hommes ne pensant plus qu'à la sauter et les femmes qu'à la tuer. Seul Jo envisageait une neutralité teintée de méfiance. Quant à René, il ne pouvait rien en penser étant encore retenu aux w.c., tentant depuis plus d'une demi-heure de démouler un bronze qui ne voulait pas venir !

Lorsqu'il retourna dans son service, Jo lui signala l'arrivée d'une nouvelle inspectrice. René se mordit les doigts d'avoir manqué sa présentation ; puis il s'installa comme si de rien n'était derrière son bureau. Il reprit son travail, le visage constamment penché sur ses dossiers... La nouvelle venue ne manqua pas cependant de repérer l'intrus.

« Isabelle demande à te voir, fit savoir Ruth à René.

— Isabelle ?...

— Oui, confirma Ruth, l'air méchant, c'est notre nouvelle chef. Elle t'attend ! »

Tout à coup très inquiet, René se leva, fit le tour de son bureau par l'angle le plus éloigné de la porte d'entrée du bocal de l'inspectrice et, à pas lents, mesurés et comptés, parvint là

où il ne souhaitait pas se rendre. Il frappa si timidement qu'il dut recommencer, encore plus gêné, quelques secondes plus tard. Au contact de la porte en verre translucide, les sons semblaient s'étioler, ne rendant qu'un bruit ténu, inaudible. Ruth, qui repassait par là, l'aida : elle ouvrit carrément et poussa René à l'intérieur du bureau...

« Alors, on boycotte ma venue ?

— ... Non, non, Madame.

— Pas madame, Mademoiselle ! »

Et ses yeux gris le glacèrent sur place. Dans la tête de René rejaillirent les images des diablasses de Sorayama et de la perverse militante communiste émasculant son oncle. À ces visions succédèrent d'insupportables sensations : René tourna de l'œil et s'effondra, terrassé !

Il fallut l'emmener à l'infirmerie. Mais, là encore, l'infirmière lui fit horriblement peur, entourée qu'elle était de flacons d'éther, de pots à compresses, de placards à médicaments, et de paires de ciseaux !... René reçut à nouveau des claques pour revenir à lui, et... repartir ! Le ballet dura un bon moment, au plus grand agacement de l'infirmière qui commençait à taper de plus en plus fort sur le visage blême aux joues en feu de l'abonné aux absences.

René rentra chez lui abattu. Il se laissa choir dans son fauteuil favori et poussa un profond soupir. Voroon vint se frotter contre les jambes de son maître. René lui caressa la tête en lui mettant un doigt dans l'œil au passage...

Le lendemain, Isabelle demanda à René de taper et de mettre en page sous Word une circulaire signalant sa prise de pouvoir et les règles de son nouvel exercice.

Après une heure et quart d'un labeur dont il n'avait pas l'habitude, René rendit sa copie à Ruth, qui l'apporta ensuite à Isabelle, auprès de qui elle tenait désormais, consternée et aigrie, le rôle de secrétaire attitrée.

À peine dix minutes venaient-elles de s'écouler que Ruth revint vers René.

« Elle veut te voir.

— Qui ça ?

— L'autre greluche...

— Qui ?

— Tu le fais exprès ? Isabelle, pardi. »

Ruth s'éloigna. À l'évidence, sa nouvelle fonction lui portait sur les nerfs. Quant à René, il resta un long moment tétanisé sur sa chaise avant de se décider à aller voir sa terrible chef.

Tout penaud et anxieux, il entra dans le bureau vitré sur 360°. Son regard se perdait à travers les baies dressées au-delà de la silhouette menaçante d'Isabelle. René observait le mouvement rotatif des grues d'un chantier proche...

« Ça t'intéresse ce que je raconte ? le coupa dans sa contemplation Isabelle.

— Oui, oui, tout à fait, Mademoiselle, hoqueta René, saisi.

— Alors, qu'est-ce que je viens de dire ?

— ...

— Très bien, je vois. Monsieur René Plantin se paye ma tête. Mais passons. Revenons-en à un strict plan professionnel. Là, que vois-je ? » demanda Isabelle en désignant une feuille posée sur son bureau.

C'était la circulaire rédigée à sa demande.

« C'est justifié, ça ?

— C'est vous qui me l'avez demandé ! se mit à geindre René pour sa défense.

— Non, monsieur ! Ce que je vois, moi, c'est un texte justifié à gauche, mais pas à droite. L'option « justifier des deux côtés » n'existe pas, par hasard ? Tu veux me faire passer pour une tâcherone ?

— Non, non, pas le moins du monde...

— Tes doigts !

— Pardon ?

— Tends ton bras. Ta main. Les doigts en l'air.

— Comme ça ? » demanda à se faire expliquer René tout en s'exécutant.

Un violent coup de règle en bois s'abattit sur ses doigts, lui chauffant aussi sec douloureusement peau, pulpe et ongles !

« Tu sors, maintenant. Tu as cinq minutes pour me rapporter une bonne justification. »

René sortit en courant, soufflant sur ses appendices endoloris. Il se remit sans perdre un instant à un poste bureautique libre. Il appliqua sur le texte en cause la justification à droite, imprima l'épreuve et rappliqua chez sa chef aux aguets.

« Voilà... »

Isabelle s'étant saisie de la feuille commença à faire le tour de son bureau. Son œil inquisiteur détaillait la surface de la circulaire... parfaitement recadrée.

« C'est mieux, beaucoup mieux. »

Elle se tenait devant un René apeuré. Il sentit quelque chose remonter le long de son entrejambe. À l'aide de la règle en bois, Isabelle le gratifiait d'une humiliante sensation :

« Tout chef qui se respecte doit savoir punir, mais aussi récompenser... »

René commençait à se sentir mal, mais ce fut elle qui vint à son secours :

« Il suffit ! déclara sèchement Isabelle, retirant vivement la règle un moment consentie. Sors ! »

René ne se fit pas prier deux fois. Il se carapata et alla se réfugier dans la salle de repos, bien masqué à la vue de tous par la masse imposante de la machine à café automatisée.

Ce fut Jo qui, le premier, le débusqua, lui-même grand amateur de pauses.

« Tu as raison de te cacher ; d’avoir honte à l’avance... »

— Comment tu sais ?

— Faut pas être sorcier pour savoir que St Etienne va encore se prendre une taule retentissante ce soir.

— Ah, merde, mais c’est bien sûr : Lens – St Etienne, le retour ! Sur quelle chaîne, au fait ?

— La “Trois”, mon pote. »

René rentra chez lui tout ragaillard. Un match de foot ça vous fait oublier la vie. Et davantage encore une victoire !

« Deux à zéro dans ta gueule ! hurla René dès qu’il vit entrer Jo, qui avait pourtant tenté une approche discrète en longeant les murs de la Recette des impôts.

— Pas possible : ma parole, tu me guettais ?

— Deux à zéros, le Lensois ! Deux à zéro ! Une reprise de Jau du gauche à la 26^e minute. Une tête de Compan sur corner à la reprise. Deux buts en pleine lucarne ! Le carton du siècle. Plus beau, jamais vu. Et ton Moreira, il n’a pas touché une bille. Les Ch’ti, laminés !

— Bon, ça va... Tu vas me casser longtemps les couilles, comme ça ?

— ... les couilles, tu dis ?

— Bah, rassure-toi, ce n'est qu'une expression. »

René eut du mal à déglutir alors qu'il se remémorait soudain le contact douteux subi la veille.

« Allez, au boulot ! » le rappela à la réalité Jo.

À l'étage de leur service, il y avait un boucan monstrueux : martèlements sourds, percussions claquantes, cris stridents de perceuses, violents coups de marteau ! Le bureau d'Isabelle était en pleine refonte : aux vitrages, des ouvriers substituaient des cloisons opaques. Ils isolaient le bureau des regards. Le bocal se transformait en cage. René fut saisi d'effroi à la pensée du futur cabinet de torture en cours de montage. C'était pour lui, l'échafaud que l'on dressait. L'étau se resserrait, inexorablement... Mais il fallait faire face, dignement. N'était-il pas le Messie ? Il ne pouvait qu'accepter sa mission et supporter ses conséquences. Qu'il eût à souffrir, quoi de plus messianique ?

René fut tout de même extrêmement soulagé de ne pas croiser Isabelle de la journée. Ses responsabilités devaient l'avoir appelée dans les étages supérieurs, peut-être même, jusqu'au bureau de Damparre, qui sait ? En tout cas, il fut heureux de ne subir ni sévices ni humiliations ce jour-là.

Le lendemain, il devait déchanter : à peine eut-il le temps de poser ses fesses sur sa chaise que Ruth l'expédiait chez Isabelle. René entra dans le bureau nouvelle formule en tremblant comme une feuille morte, comme une feuille à l'attache fragile au vent d'un automne triste et cinglant.

« Bonjour, René.

— Bonjour, Mademoiselle.

— Tu penses que je suis trop dure avec toi ?

— ... non, Mademoiselle.

— Ne mens pas. Je t'ai braqué trop vite. Ce n'est pas la bonne méthode. Pour cela, je te demande pardon. »

René se sentait démuné. Abandonné à la surprise, il ne savait plus quoi dire, quoi penser. En la circonstance, il trouvait même le visage d'Isabelle émouvant. Il fallait lui donner une réponse. Elle n'allait pas pleurer tout de même !

« C'est bon, j'accepte vos excuses.

— Merci. Un petit café, cela te dit ?

— Oui, volontiers, sauta sur l'occasion un René tout guilleret. Je vous invite à me suivre au rez-de-chaussée pour vous l'offrir.

— Pas la peine : je suis équipée d'une cafetière électrique haut de gamme. Tu ne préfères pas le vrai café ?

— Si, bien sûr... »

Aussitôt Isabelle lui tourna le dos pour aller préparer la boisson.

« Éthiopien ou Costa-Rica ?

— ... euh, pardon ?

— C'est pour le choix de la pastille.

— Je ne sais pas... Comme vous.

— Éthiopien, alors. »

René la regardait s'affairer. Elle avait une taille de guêpe, un cul pharaonique, des jambes fuselées, superbement élançées sur des talons hauts de dix cm. Il eut, l'éclair d'un instant, un désir extravagant, qu'il refoula.

« C'est prêt ! »

Isabelle s'approcha, chaque pied s'alignant parfaitement devant l'autre, ses hanches chaloupant voluptueusement.

« Tiens... »

Elle lui tendit le gobelet encore fumant, se détachant sur un fond mammaire fabuleux. René se risqua à y poser les doigts. Mais à peine allait-il s'en saisir qu'elle laissa échapper l'objet convoité ! Le sang glacé, René attendait effaré le résultat de l'impact. La chute ne tarda pas :

« Tu as tout gâché ! Maladroit. »

Et une claque lui cingla la joue gauche !

« Je suis maculée. Regarde un peu le désastre !

— Je... je suis désolé...

— Répare !

— Co... co... comment ?

— Lèche.

Sous le poids du regard implacable de l'Erinye sauvage, René se mit à genoux, puis à quatre pattes. L'instant d'un doute, l'ombre d'un refus le traversa, mais aussitôt il sentit contre sa nuque exposée la pointe d'un stick lui désignant par la pression le chemin des pieds de la déesse courroucée. Dans une marre de café pataugeaient les petits pieds merveilleusement chaussés. René toucha avec répulsion, de la pointe d'une langue frémissante, l'arrondi des escarpins. Il lapa rapidement ensuite de-ci de-là pour se débarrasser de l'humiliante corvée. Puis, tout travail commencé devant être terminé, comme on le lui avait si bien enseigné dès son plus jeune âge, il léchait méticuleusement la surface noire de la chaussure, rendant au vernis son éclat d'origine. Soulagé, il pensait avoir fini et pouvoir se relever, lorsqu'il vit – horreur –, que le coup de pied, la malléole et la cheville étaient aspergés aussi. S'appliquant à nouveau, il approcha sa langue pour la déposer sur la chair... Il passa avec précaution sa langue : à son passage le nylon du bas plissa. René s'étonna du phénomène. Il comprit vite qu'un voile fin, léger, presque invisible, protégeait de sa délicate

enveloppe l'offrande de la chair. Il pencha sa tête pour incurver son mouvement et gagner plus aisément accès à l'arrière de la cheville ; les passages de l'astragale et des apophyses nettoyés, de sa langue tendue à l'extrême il toucha le tendon d'Achille. Là, il vit, de ses yeux exorbités, le cou tendu, rouler de côté la couture du bas. Il ne put masquer son étonnement, un léger frisson l'ayant trahi.

« Tiens, donc... Tu prends du plaisir à mes dépens... Maintenant, ça suffit. Debout ! Tout de suite ! »

René se redressa d'un bond, l'air coupable, mal à l'aise et fortement perturbé. Les yeux d'Isabelle dardaient des lueurs fanatiques de colère et d'excitation mêlées.

René reçut une nouvelle claque !

« Espèce de sale petit cochon ! »

Pour fuir, René regarda ses pieds ou plutôt les siens. Elle lui attrapa le menton et d'une main rageuse ramena le visage du voyeur face au sien triomphant.

« Je réclame des excuses. Sur le champ ! »

René bafouilla tout en se faisant pipi dessus. Il quitta le bureau en courant la honte rivée au corps.

Le lendemain, ce fut complètement terrorisé que René, une fois de plus, dut s'avancer vers le supplice, de nouveau convoqué chez sa tortionnaire exclusive, Isabelle.

À peine eut-il franchi le seuil du bureau qu'il se retrouva face à elle...

« Ce n'est pas trop tôt ! J'allais te chercher.

— Je suis là, Mademoiselle.

— Bien, entre.

Comme à regret, René se risqua un peu plus à l'intérieur du lieu détestable.

« Tiens, prends ce rapport. À photocopier en cinq exemplaires. »

Il tendit la main, mais ne parvint pas à saisir la liasse, dont les feuilles s'échappèrent en virevoltant. Il y en avait partout, éparpillé sur le sol, couvrant leurs pieds respectifs. René porta, en un réflexe pavlovien de traumatisé chronique, ses mains à ses joues pour les protéger d'une claque... qui ne vint pas ? Isabelle le regardait, impassible, le gris de ses yeux masquant mal cependant une intention empoisonnée.

« Qu'attends-tu ? Ramasse. »

René se pencha lentement, surveillant du coin de l'œil tout mouvement inopiné de sa chef, puis s'accroupit. Il tendit le bras et posa sa main sur la première feuille jonchant le sol à sa portée. Un dard noir s'enfonça dans sa chair. Ses doigts se raidirent sous la douleur.

« Aïe !

— Silence, misérable ! »

Et le talon aiguille se souleva libérant la main meurtrie. Isabelle, sans s'émouvoir, poursuivit sa marche jusqu'à son bureau. René la regardait, effaré et effrayé.

« Cela arrive d'être maladroit, non ? Hier, tu as bien renversé ton café sur moi. Alors, qu'as-tu à me regarder comme ça ?

— J'ai... j'ai bien cru...

— Non ! je ne l'ai pas fait exprès. Maintenant, ramasse. C'est un travail urgent. »

René s'empessa aussitôt de tout regrouper, veillant toutefois à ne rien froisser ni intervertir. La tâche fut compliquée par le tremblement incontrôlable de ses mains. Il sortit faire les photocopies...

Au local de la photocopieuse, malchanceux, René se retrouva en queue d'une file d'attente de fonctionnaires besogneux. Depuis l'encadrement de la porte, il put toutefois s'assurer du bon fonctionnement de la machine, qui projetait flash sur flash ! Devant lui se tenaient Agathe, Julie et Jo, tandis que Madame Girardon-Lagache faisait cracher du papier à toute bringue.

« Tiens, mais qui c'est que je vois là ? constata Jo en découvrant René dans son dos.

— Eh, Jo, dis, tu ne voudrais pas me céder ta place dans la file ? C'est que c'est drôlement urgent mes photocopies : une demande express d'Isabelle.

— Dis donc, t'es aux petits soins pour elle. »

René haussa les épaules. Sa main le relançait.

« Ne me raconte pas d'histoires. Tu es tout le temps fourré dans son bureau. Entre nous, tu peux me le confier : tu te la tapes ?

— Non, c'est plutôt elle qui me tape ! »

Jo éclata de rire. René ne savait plus où se mettre tant les éclats de voix de son collègue hilare résonnaient dans les couloirs.

Jo, la larme à l'œil, se calmait peu à peu, reprenant le contrôle sur son rire frénétique. Il se pencha ensuite vers Julie pour la mettre au parfum. René devint rouge pivoine.

Interdit, mentalement figé, l'agent de constatation ou d'assiette attendait stoïquement son tour. La file d'attente se résorbait lentement. Lorsqu'elle sortit du local ses photocopies faites, Julie lança à René une œillade et ces simples mots :

« Tu en as de la chance... »

René, médusé, la regarda s'éloigner en dandinant du cul.

« Elle est mignonne, cette petite, fit remarquer Jo. Tu ne trouves pas ?

— Elle cogne, elle aussi ?

— Non, idiot, tu sais bien : elle castre avec sa paire de ciseaux chromés. Ah, quel con, ce Cédrick ! » s'esclaffa Jo reparti pour un tour de rire.

Décidément, René avait du mal à trouver tout ça drôle...

« Eh, t'en vas pas ! Je te cède ma place...

— Merci, Jo.

— C'est que je ne veux pas que tu te fasses gronder... se moqua le généreux collègue, un large sourire lui relevant les lèvres, un début de rire pointant.

— Ça suffit ! Si tu savais ce que j'endure, tu ne rigolerais pas tant.

— Ma parole, c'est vrai, alors ?

— C'est la vérité. Tiens, regarde ma main...

— Oh, la vache ! »

Le pire, pour René, c'était qu'il devait ramener les photocopies à Isabelle. Ruth, désagréable au possible, refusa de lui rendre ce petit service. Elle n'était pas la boniche !

Sa destinée messianique impliquait donc qu'il aille toujours seul affronter le Léviathan, le monstre femelle :

« Je suis vraiment désolé, mais il y avait une telle queue...

— Je ne te reproche rien, René. Donne.

— Tenez, Mademoiselle.

— Excellent travail, excellent. »

Isabelle rangea les exemplaires dans un dossier rouge...

« Je crois que, tous les deux, nous sommes partis du mauvais pied. Il faut absolument oublier tout ça et recommencer du début.

— Recommencer ?

— Enfin, différemment, bien entendu. Je m’y prends mal avec toi. Tu as un gros potentiel, tu sais. Ce serait dommage de le gâcher. Il faut plus jouer avec ton imagination. Suggérer plutôt que de commettre. Cela te dit ?

— Si l’on peut mettre fin aux... accidents, je suis d’accord.

— Tiens, un cadeau pour toi. Tu es libre de l’accepter. Et tu seras libre de le mettre.

— Qu’est-ce que c’est ?

— C’est une surprise. Ouvre. »

C’était une petite boîte – presque un écrin –, laquée, brillante. René fit très attention, au moment de la translation de l’objet de main en main, de ne pas se laisser surprendre. À son grand étonnement, il n’y eut pas de chute ! pas de claque ! mais un sourire énigmatique de la belle Isabelle. René, obligé par tant de prévenances, ouvrit : il y avait dans la boîte, reposant sur un duvet de feutrine rouge, un bijou de quatre petites boules vertes et noires retenues par un fil d’argent torsadé. Sur la surface des boules figuraient des caractères chinois...

« Ça te plaît ? Son usage n’appartient qu’à toi. Je suis ravie que tu ne le prennes pas mal. »

Merci, ne sut rien dire d’autre René avant de prendre congé.

Perplexe, il retourna à son travail. Encore plus perplexe, il rentra chez lui, le curieux objet en poche.

Le lendemain matin à la machine à café, René croisa Jo.

« Eh, René, hier soir à la maison, j’en ai causé avec Monique de ton histoire. Figure-toi qu’elle a des soupçons. Rappelle-toi, hier, Isabelle portait un tailleur rose et vert. Et bien, Monique m’a montré le même dans *Elle*, sur un manne-

quin de papier glacé. Et tu sais quoi ? C'est signé *Dior*, l'ensemble ! Et ce n'est pas tout...

— Tu prends un café, Jo ? Je te l'offre.

— Volontiers. Mais qu'est-ce que je racontais ?...

— *Dior*, Monique, Isabelle, *Elle*...

— Ah, oui ! Mais dis donc ? C'est quoi ce truc que tu portes au poignet ? »

Et Jo se saisit de la main de René en train de faire glisser des pièces dans la fente de la machine.

« C'est... c'est joli. C'est un cadeau d'Isabelle.

— Trop puissant ! Hé, hé, les filles, venez voir ! Venez voir le joli bracelet de René. »

Julie et Ruth rapprochèrent.

« C'est chinois, je crois, expliqua René, très gêné.

— Non, mon pote, c'est japonais, ça, ricana Jo.

— Putain, des boules de geisha ! s'extasia Julie. Qu'est-ce qu'elles sont belles ! Je peux toucher ? »

René parvint à s'enfuir et à trouver refuge – vraiment ça ne tournait plus rond chez lui –, dans le bureau d'Isabelle ! Là, il fit mine, dans un geste de tapette, de remettre en place une mèche de cheveux afin que sa chef vît le bracelet offert à son poignet.

« Mais... mais qu'as-tu fait ? Sombre crétin ! »

Une claque fusa, suivie d'un coup de pointe d'escarpin dans le tibia !

« Maintenant, tout le monde doit être au courant. Comment peut-on être aussi débile ? Sauve-toi ou je te tue ! Attends ! Retire-moi ça avant de sortir... »

Deux jours plus tard, René, désespéré, vint trouver son copain Jo :

« Je n'en peux plus. C'est épouvantable : elle a recommencé à me frapper. Faut que tu m'aides ! T'es mon ami, non ?

— Mais qu'est-ce que c'est que cette poule mouillée ? Normalement, c'est l'homme le barbare qui cogne et qui viole, pas la femme ! Sois un peu plus viril. Exerce ton pouvoir.

— Tu plaisantes ? Tu veux qu'elle me massacre ?

— Mais, merde, assure ! Je ne sais pas, prends exemple sur moi : est-ce qu'elle m'emmerde, moi ?

— ... non.

— Et tu sais pourquoi ?

— Non ?

— Parce qu'elle a peur de moi, voilà tout. Toi aussi, fais-lui peur. »

René s'imagina un court instant en macho imposant sa loi, mais la projection tourna vite à la débâcle dès qu'il croisa en vision les yeux d'une Isabelle survoltée de rage.

« Non, non, je ne peux pas, j'ai trop peur d'elle. Je t'en prie, Jo, trouve un truc pour me sortir de ses griffes. Tu ne vas pas me laisser crever sur place ! Si tu me tires de là, je ferais tout ce que tu veux. Tiens, je deviens un Sang & Or, comme toi !

— Allez, arrête, tu me fais pitié...

— Jo, je t'en supplie, sauve-moi ! C'est toi le génie, pas moi. Le plan anti Cédric, c'était toi. Non ? Le génie, ça ne s'épuise pas. Tu en as à revendre. Tu vas trouver une parade pour contrer Isabelle. N'est-ce pas ? Toi seul en es capable...

— Attends voir ; ne me bouscule pas ; laisse-moi réfléchir...

— Oh, que tu es génial ! Je savais que je pouvais compter sur mon pote, le grand Jo !

— Tu vas la fermer, dis ! Je me concentre... »

Jo prit un air inspiré qui impressionna immédiatement René, tendu, accroché pieusement à ses lèvres, tout proche de la révélation de sa délivrance future.

« Bon, voilà : comme je te l'ai déjà dit avant hier, avec Monique, on a des soupçons... Mais pour passer à l'action, il nous faudrait des preuves. Tu comprends ? Il nous manque ce petit détail qui tue... »

— Lequel ?

— On doit impérativement connaître la couleur de ses semelles.

— La quoi ?

— C'est une idée de Monique. Si ça colle, on sera fixé. Quelle est la couleur de semelle des chaussures d'Isabelle ? Telle est la question. Faut que tu ailles vérifier ça pour nous.

— Dis, tu me charries... »

René frappa à l'entrée de l'antre de la femme fauve :

« Oui !

— Bonjour, Mademoiselle, je souhaitais vous parler... »

Isabelle se leva, contourna son bureau et vint lui faire face, pour gagner instantanément plus d'ascendant sur lui. Ses yeux... René, aussitôt, s'effondra ! Il simula une superbe chute qui devait placer sa tête dans l'axe des pieds de la femme le dominant. Il vit, ouvrant en un éclair ses yeux jusqu'alors faussement clos, sous l'arche soutenant la plante du pied, la semelle fameuse...

« Que regardes-tu ?

— Vos... vos... vos semelles...

— Quoi, encore !

— Elles sont... rouges.

— Oui, elles sont rouges. Qu'est-ce que tu crois ? Que je porte des *Kickers* ! »

De la pointe d'un des escarpins, elle repoussa son visage.

« Alors, comme ça, tu as repéré mes *Louboutin*. Pauvre René : tu n'es qu'un pathétique fétichiste. Tu fais vraiment pitié à voir. Allons, bon... Vas-y, embrasse-les, si cela peut te faire plaisir. J'y consens. »

René pour ne rien trahir du motif de sa mission d'expertise fit semblant de prendre son pied à se délecter de l'offrande des panards.

« Assez ! ça suffit, maintenant.

— Oh, merci, merci, Mademoiselle.

— Sors ! Tu me dégoûtes. »

René ne se fit pas prier deux fois et déguerpit pour aller porter le résultat de son enquête à Jo.

« Discret, mec, discret ! Viens, on descend à la "Cafét"... »

Bien planqués derrière la monumentale machine à café, sirotant pour de faux une boisson, des gobelets vides récupérés dans la poubelle proche à la main, les deux comploteurs s'interrogeaient :

« Alors ?

— Rouges ! Elles sont rouges.

— Tu m'en diras tant. Monique avait raison : elle porte des *Louboutin*, la garce.

— Oui, c'est ça, c'est exactement ça. Isabelle me l'a dit de sa propre bouche. Je m'en rappelle, maintenant.

— On tient notre preuve !

— Quelle preuve ? osa demander René, à qui, tout à coup, échappait la logique de leur démarche.

— Eh, banane, tu sais combien ça coûte une paire de *Louboutin* ?

— Non ? Pourquoi ? »

Jo se pencha alors à l'oreille de René et lui susurra une somme exorbitante.

« Et toi, tu crois que c'est avec un simple salaire d'inspecteur qu'elle peut s'offrir la Ferrari des arpions ? On la tient, je te dis. Il va falloir qu'elle s'en explique ! Ce soir, je passe te prendre à l'arrêt du 288. Tu montes discrètement dans ma super 5 et on file chez toi rédiger une petite lettre bien sentie. Une gentille lettre anonyme...

— Pour quoi faire ?

— Pour dénoncer la fortune inconvenante d'une petite fonctionnaire, bougre d'idiot ! On la balance pour suspicion de fraude à la CSCFD ! Le pied total !

— La CSCFD ?

— La Cellule Spéciale des Contrôles Fiscaux Discretionnaires.

— Oh, putain ! Là, c'est vraiment salaud.

— Tu veux t'en débarrasser de ta Harpie, oui ou non ?

— Oui, bien sûr.

— Alors, un redressement fiscal en bonne et due forme ça devrait te la calmer sévère. »

Comme convenu, Jo passa prendre René à l'arrêt du 288. Et alors qu'ils allaient redémarrer, une Porsche 911 Carrera rouge passa prêt d'eux, tel un Mirage F1 le mur du son !

« T'as vu ça ! lâcha René.

— Putain, une Porsche Carrera rouge, c'est carrément moche !

— Mais non, Jo, au volant ! Au volant, c'était... Isabelle.

— Oh, la salope ! Ne va pas chercher plus loin : le contrôle fiscal c'est un devoir d'état de lui en coller un au cul.

— Dis, Jo, on aurait pu regarder au parking ce qu'elle avait comme voiture au lieu de m'envoyer choper un torticolis à mater ses groles.

— Tu te plaindras toujours, toi ! Allez, on fonce à ton logis rédiger un acte de délation béton... »

Le lendemain, tout sourire, René savourait à l'avance le plaisir de savoir contempler, sous peu, la ruine, la chute, l'effondrement de l'empire d'Isabelle. Il revivait. Sadique, même, il imaginait son cou gracile sur le billot fiscal. Mais à la vue de la hache du fisc, il chassait aussitôt l'image évoquée, la dispersant dans sa tête en mille morceaux inoffensifs avant que ne coule un sang hypothétique.

« Bonjour, René.

— Bonjour, Julie.

— Comme tu en as de la chance... »

Et voilà que l'autre pseudo-castratrice remettait ça !

« Mais que me veux-tu, à la fin, avec ce “comme tu en as de la chance” ?

— Je t'envie. J'envie la place que tu tiens auprès d'Isabelle. Moi, j'aurai bien voulu qu'elle me fasse subir toutes ces choses... Mais elle m'a fait comprendre qu'elle ne dressait pas les femmes. Elle les estime de trop pour les voir rabais-sées. C'est bien ma veine...

— Rassure-moi, tu plaisantes ?

— Et dire qu'à toi, en plus, elle fait ça gratos. Le gros Damparre, lui aussi, elle le dresse, mais il paye, et cher ! C'est Daytona qui me l'a dit.

— Damparre ?

— Monsieur Damparre, mais également notre ministre de tutelle. Ça c'est Isabelle elle-même qui me l'a dit, trop fière

d'énoncer les noms des puissants qui en crachent pour lui lécher les escarpins. Tu n'imagines même pas : c'est une maîtresse femme professionnelle, une dominatrice de premier ordre. Oh, comme j'aurais aimé qu'elle me fouette !... »

René regarda Julie s'éloigner le vague à l'âme... Il était scotché !

« Salut, René ! La pêche ? demanda un Jo plein d'entrain qui venait d'arriver.

— Salut... salut...

— Ça ne va pas ? C'est la petite Julie qui te met dans cet état, maintenant ? Tiens, au fait, à ce propos, elle et moi, je peux te dire qu'on se rapproche beaucoup.

— Je ne crois pas que ce soit une bonne idée...

— T'es jaloux, ou quoi ? Bon, écoute : le truc, c'est que je vais bientôt conclure. Ce n'est plus qu'une question de jours. Pour la nique, chez moi, impossible, y'a Monique. L'hôtel, c'est pas convenable, ça fait rencard avec une pute. Julie le vivrait mal. L'idéal, ce serait une gentille garçonnière et un bon alibi. Tu vois ?

— Non.

— Mais si, chez toi ! Tu fais un tour pendant que je suis là-haut avec la petite. Et, en plus, on fait savoir à Monique que ce soir-là, je suis chez toi pour regarder le foot entre vieux potes.

— Mais, Jo, tu ne peux pas me demander de faire ça ! Je suis ton témoin !

— Justement. C'est exactement ça, tu seras mon témoin. Putain, pour une fois, tu as compris du premier coup !

— Je ne peux pas.

— Et, dis, René, tu m’as promis de faire tout ce que je voudrais si je te trouvais un plan pour circonvenir la Harpie. Tu t’en rappelles ? Hein ?

— Oui, c’est vrai, je l’ai dit.

— Alors, tiens ta piaule à ma disposition. OK ? »

Le jour dit, René s’installa dans l’arrière-salle du *Balto*. Il commanda un ballon de Gamay comme lui avait appris le Professeur Grabulon. Il ne lui restait plus qu’à tuer le temps. Julie et Jo étaient montés dans son appartement...

Au bout d’une heure, René se lassa de l’inconfort de la chaise au dossier raide du café et se leva pour gagner la bibliothèque municipale...

Il n’avait aucune envie de lire, mais, la pluie ne s’interrompant pas, il serait au moins à l’abri, au chaud parmi les livres. Il s’installa dans un large fauteuil moelleux, presque aussi confortable que celui de chez lui. « Ils n’allaient rien salir, les deux autres, au moins ! » s’offusqua-t-il soudain.

Au rayon littérature enfantine, René releva un petit livre joliment illustré, avec très peu de texte. C’était l’histoire d’un petit tailleur dans un royaume imaginaire. Agile, avec sa paire de ciseaux, il tuait trois vilaines guêpes coup sur coup ! Tchac, tchac, tchac ! Il sortait aussitôt de son atelier en criant :

« J’en ai tué trois ! j’en ai tué trois ! »

Dans la rue, sidérés, les gens le regardaient. Bientôt, la rumeur enfla et parvint aux oreilles du Roi lui-même, qui fit convoquer sur le champ le petit tailleur. Mais il y avait méprise : le roi crut qu’il s’agissait de géants. Aussi le roi chargea-t-il en son nom le petit tailleur de combattre tous les géants menaçant le royaume...

René referma doucement le livre, le déposa dans son bac, puis poussa un hurlement terrifiant ! Il sortit en courant de la bibliothèque. Sous une pluie battante, il remontait les rues pour rentrer chez lui. Là, au pied de son immeuble, il vit un camion de pompier, une ambulance du SAMU et une voiture de police, leurs gyrophares bleus tournoyants. La pluie écla-boussait les carlingues. Les lampadaires alentour révélaient des stries d'eau filantes. Du porche déboula un brancard sur lequel gisait un malheureux transporté à la hâte. Sortait ensuite, encadrée par deux policiers, les cheveux longs défaits tombant sur le visage, les mains menottées et ensanglantées, Julie. Un troisième policier en gabardine suivait, certainement un inspecteur, tenant au bout du canon de son arme une paire de ciseaux écarlates !

René s'écroula... Il se retrouva dans une ambulance roulant à toute allure, sirènes hurlantes, à côté d'un Jo gémissant, un drap blanc maculé au niveau des parties génitales...

Monique réclamait le divorce, pour cause d'adultère et d'impuissance caractérisés. René comptait désormais une nouvelle ennemie. Il ne lui restait plus qu'une chose à faire : demander sa mutation. Mais encore fallait-il passer par la voie hiérarchique...

« Bonjour, René. Entre... l'accueillit Isabelle d'une voix sirupeuse.

— Bonjour, Mademoiselle. Je souhaitais m'entretenir avec vous au sujet de ma demande de mutation...

— Oui, j'ai bien reçu le formulaire que tu m'as adressé. »
Et la voix de l'inspectrice continuait à se faire câline...

« Tu tiens toujours à nous quitter ? Tu n'es pas bien avec nous ?... Bon, très bien, là, je signe pour approbation et je fais suivre chez Damparre. »

Un sourire carnassier illumina son visage à l'évocation du nom du Directeur.

« Tu peux compter sur moi pour accélérer la procédure.

— Je vous en remercie vivement, Mademoiselle.

— Attends. Ne t'en va pas si vite.

— Oui, Mademoiselle...

— Une petite fête s'impose pour ton départ. Pas ici, évidemment. Ils ne savent pas s'amuser. Ne t'inquiète de rien, je me charge de tout. Je te tiendrai au courant. Tu peux disposer. »

Le lendemain soir, René découvrit dans sa boîte aux lettres un avis de passage du facteur. Un colis l'attendait à la Poste. Il s'y rendit. Il n'était pas trop tard pour retirer le paquet requis.

Une demi-heure plus tard, il rentra chez lui, un imposant colis sous le bras. René déposa sur sa table chinoise endommagée l'encombrant paquet rectangulaire. Il en déchira le papier kraft et souleva le couvercle de la boîte apparue. Sur le dessus du contenu précautionneusement enveloppé, il y avait un petit mot. Il lut :

« René, tu trouveras un déguisement. Avant toute chose, vérifie bien que tu as sous les yeux :

– 1 combinaison complète en PVC rouge de la Boutique Démonia.

– 1 paire de cuissardes en veau rouge doublé cuir, modèle Jumbo de *Chez Ernest*, tige 68 cm – talon 11 cm.

– 1 paire de gants en latex, fournie par un de nos membres chirurgien.

– 1 masque à gaz, peint en rouge pour les besoins de notre petite fête, sorti d'un stock de l'armée par un de nos membres... Colonel.

Je te souhaite bonne réception de tout ce petit matériel. Prends-en grand soin. N'oublie pas de l'essayer et de t'entraîner à marcher en talons hauts. Je ne veux pas que tu me fasses honte avec l'air dégingandé d'un débutant aux échasses. Ce que je t'offre, beaucoup en rêvent, alors montre-toi à la hauteur. Je t'appelle. Signé : Isabelle. »

À peine venait-il de terminer de lire que le téléphone sonna. La sonnerie l'électrifa. Il alla répondre :

« Allo ? »

– C'est moi... Bon, tout est arrangé. Je passe te chercher demain soir à 22 h. Sois prêt. Rejoins-moi discrètement en tenue en bas de chez toi. Je t'emmènerai... »

Isabelle avait raccroché. Le combiné encore en main, René n'avait même pas eu le temps d'émettre une objection, de poser une seule question, de tenter d'exposer un doute sur le bien-fondé d'une telle expédition.

Le lendemain soir, vers 22 h, le téléphone sonna :

« Allo ? »

– Je suis en bas, je t'attends. Magne-toi ! »

René dans sa tenue de carnaval lubrique referma sa porte à clef, priant pour que, dans l'intervalle, son voisin n'ouvre pas la sienne. Il entreprit ensuite de descendre les escaliers...

Il crut bien se casser la figure et mourir une bonne vingtaine de fois, se rattrapant in extremis à la rampe à chaque loupé, à

chaque dérapage, à chaque torsion de ses chevilles artificiellement perchées. Il entendit klaxonner rageusement ! Il décida de s'élancer, et, perdu pour perdu, dévala les marches follement, jusqu'à ce que le contact violent avec la porte vitrée du sas d'entrée ne l'arrête ! Groggy, il poursuivit, ouvrant le sas puis la lourde porte donnant sur le hall de l'immeuble. Il sortit dans la nuit fraîche, habillé seulement d'une combinaison futuriste le comprimant. Isabelle, rongéant son frein, l'attendait dans une Porsche rouge Lucifer. La vitre fumée de la portière droite s'abaissa au bruit d'un son électrique feutré :

« Vas-y, grimpe ! »

René s'exécuta ; Isabelle le contempla s'installer en s'allongeant dans le fauteuil en cuir sombre du bolide de sport. Le polychlorure de vinyle au contact du siège en cuir émit une plainte en faisant velcro.

« Tu es beau.

— Vous aussi...

— Tu as ton masque ?

— Oui, il est là.

— Parfait, on décolle ! »

Les pneus arrière crissèrent et la voiture de sport s'échappa en rompant toute amarre ! René n'en revenait pas. La ville et ses lumières fusaient sous ses yeux.

Un peu plus tard, ils traversaient Paris, ville de Lumière : éclaboussements de rouges de feux d'automobiles, de blancs électriques d'éclairages publics, de bleus, de jaunes, de verts, de violets syncopés d'enseignes... Ils remontaient les Champs-Élysées, invincibles dans la Porsche rutilante, exacerbant les jalousies des beaufs noceurs aux bagnoles ringardes. À l'Étoile, Isabelle s'engagea pour plusieurs tours de piste, sollicitant à tout rompre les chevaux furieux de l'en-

gin, faisant piler des tas de neuneus inquiets pour leurs tôles merdiques. La Porsche sortit du manège en jaillissant dans l'avenue d'Iéna ! Les boutiques de luxe défilaient, leurs vitrines maintenues sous le feu des lampes, achalandées de produits factices encore offerts en rêve à la nuit. Ils touchèrent le périph et s'élancèrent sur son circuit, forts de la priorité qu'autorise son accès. Isabelle passa la cinquième, terrassant la route d'une traînée de métal et de lumière rouges. Ils abandonnaient Paris pour s'enfoncer dans la banlieue sud-ouest. . .

Ils avaient quitté la continuité du béton, des tours et des maisons. Des gros yeux ronds avant du bolide jaillit le feu des phares. La trajectoire de la route redevint lisible, bordée d'arbres sinistres en pagaille.

« Où m'emmenez-vous ?

— À l'Abbaye de Thélème. En vallée de Chevreuse. »

Et le bolide signa du sifflement de sa course la courbe d'un virage fantastique.

Les bois se densifiaient ; les lumières se raréfiaient. . .

Ils longeaient maintenant un mur. Isabelle ralentit, rétrogradant frénétiquement une à une ses vitesses. La voiture glissa sous un porche, carrossable depuis des siècles. Les phares ne tardèrent pas à projeter sur des ruines leur lumière. C'était sépulcral. Isabelle passa au point mort. Les roues achevaient, lentement, de déployer leur circonférence en faisant crisser du gravier. La Porsche s'immobilisa. . .

« C'est ici ! »

Isabelle sortit aussitôt une jambe écarlate, prenant appui sur son vertigineux talon pour extraire son corps prodigieux. René la vit faire quelques pas sous ses yeux, rutilante dans la lumière des phares restés allumés. Elle avait l'allure d'un vampire. Corsetée de cuir rouge, cintrée à outrance, sa poitrine

ne respirait plus. Elle avait un formidable cul plastifié, et même comprimé sous le *Cellophane* rouge sa chair demeurait excitante, à consommer, bien sûr, avant la date de péremption, ou avant que ne fane la rose pour reprendre les mots fameux du poète célèbre.

« Qu'est-ce que tu attends ? Viens ! »

René mit un pied dehors, perdit l'équilibre et tomba à genoux dans les graviers pointus.

« Aïe !

— Je t'avais dit de t'entraîner ! » s'emporta Isabelle.

Elle était belle... Le cœur de René se mit à battre la chamade. Était-ce la peur ou autre chose de plus terrifiant encore ?... Elle se rapprocha vivement. Il porta ses mains à ses joues en couverture. Elle l'aida à se relever... La pâleur de son visage l'émut. Ses yeux étaient simplement tristes. Ses cheveux ondoyants accrochaient les particules de lumière en suspens autour d'eux. Sa bouche, fruit rouge, bien trop mûr pour ne point paraître vénéneux, esquissa un mouvement. Elle toucha ses lèvres et l'embrassa, écartant du dard de sa langue effilée la bouche récalcitrante de René. Il n'eut pas le courage de filtrer le poison sucré de sa salive et en fut tout mouillé. Baiser de Judas ou d'amour ? Il ne se posa point la question. Elle le regardait encore plus tristement qu'auparavant.

« Viens, maintenant. On nous attend... »

Ils avançaient parmi les ruines de l'église d'une abbaye abandonnée aux caprices des vents, à l'acidité des pluies, aux écartèlements du gel.

René avait du mal à suivre, se tordant continuellement la cheville. De temps à autre, l'air très inquiet, Isabelle se retournait pour voir s'il suivait toujours.

Soudain, René sentit un choc dans son dos. Il tomba face contre terre. Des mains, gantées de latex, lui infligèrent au cou une piqûre brûlante ! Ses yeux se révoltèrent. Regardant faire, Isabelle, sans qu'on la vît, essuya d'un revers de main écarlate une larme indue.

« Il est à vous ! »

Fin

SOMMAIRE